IMAGES

No. 661 — LE CAIRE (EGYPTE) 11 MAI 1942



MASCOTTES VOLANTES
Les aviateurs de la R.A.F. sont férus de mascottes, tel ce sergent-pilote australien du Moyen-Orient qui ne monte jamais, à bord de son bombardier, sans accrocher à sa veste ce petit ours polaire, en guise de fétiche.

No. 661 — LE CAIRE (EGYPTE) — 11 MAI 1942

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

LE RETOUR DU PRINTEMPS

Le ciel s'éclaircit, les fleurs commencent à bourgeonner : c'est le printemps. Au milieu de cette métamorphose de la nature, avez-vous pensé, Madame, à votre mobilier ? Un meuble nouveau par ci, un meuble nouveau par là, est un changement qui donnera à votre intérieur une apparence de jeunesse et d'élégance.

Prenez, vous aussi, Madame, « l'offensive du printemps ». Faites une visite chez « MOBILIA », vous y verrez des œuvres d'art, des meubles de tout genre travaillés avec un soin minutieux et un art consommé, et dont l'achat ne risque pas de compromettre votre budget.

MOBILIA

Succursale des Magasins « MOHAMED ABDALLAH » pour Meubles et Décorations.
26, Rue Madabegh (Imm. Immobilia) Tél. 43235.





Nos lecteurs écrivent...

I. M. B.

Souffrant terriblement depuis un certain temps, je me décide à vous écrire et j'ai grand espoir que les conseils que vous me donnerez m'aideront à soulager ma peine et à trouver une solution à ma situation.

Voici ce dont il s'agit. J'ai 21 ans, mais j'en parais 28. Il y a deux ans, je tombai follement amoureux d'une jeune fille. Quand je lui avouai mon amour, elle en rit tout d'abord et me plaqua ensuite. Dieu merci, je réussis à l'oublier. Me voilà de nouveau amoureux, cette fois d'une amie d'enfance. Son attitude envers moi me prouve que je lui suis sympathique. Mais j'ai grand peur de lui avouer la passion que j'éprouve pour elle de crainte qu'elle ne me repousse et ne me fasse perdre ainsi tout espoir. Eclairez-moi, Horatius, et dites-moi ce que je dois faire.

Allons, allons, calmez-vous, cher ami, et jugeons les choses avec tranquillité. Vous êtes très amoureux d'une amie d'enfance et vous ne savez si elle vous aime, bien que vous croyiez que vous ne lui êtes pas indifférent. Eh bien, allez-y carrément. Un homme timide, mais c'est le pire des handicaps, et les femmes ne se laissent jamais toucher par une attitude trop distante ou trop déférente. Croyez-moi, ne perdez pas un jour de plus. Déclarez-vous ouvertement et voyez la réaction de votre amie. Même si elle n'est pas tout de suite suffisamment favorable, soyez assez habile pour ne pas rompre les chaînes. Je crois d'ailleurs, parce que vous me dites, que vous serez accueilli avec un joli sourire et une pression de main significative. Courage donc et bonne chance !

Je voudrais devenir infirmière

J'ai dix-huit ans et je viens d'avoir un très gros chagrin. J'ai aimé un intellectuel de toute mon âme. Tout est rompu et je n'aimerais plus jamais. Je voudrais devenir infirmière. Que faire pour cela ?

Allons, allons... dix-huit ans et vous prétendez ne plus aimer jamais !

Je comprends votre chagrin, ma chère enfant, mais je puis vous affirmer qu'il ne durera qu'un moment. Tâchez de sortir souvent avec des jeunes filles de votre âge, de ne plus penser à votre déception et je vous garantis que d'ici quelques mois, vous serez amoureuse de nouveau d'un autre, fût-il intellectuel ou non. Quant à devenir infirmière, si vous vous sentez les dispositions nécessaires, faites-le, mais n'embrassez pas cette carrière seulement comme palliatif à votre peine. En tout cas, si vous persistez dans votre décision, vous pourriez vous adresser à l'association du Croissant Rouge Egyptien ou à la Croix Rouge Britannique.

Une Française libre et Jim et Yvonne

Voici l'adresse du marin de la France libre : Jim Cabat, Bureau Naval, Port Tewfik, Egypte. Il sera certainement très heureux d'avoir des correspondants et se sentira désormais moins seul et moins désemparé.

Kiki

J'aime et je suis adorée, me dites-vous en ajoutant qu'une ombre existe au tableau. Cette ombre est une question de religion différente. Ne pouvez-vous convertir votre amoureux à votre religion ? Ne pouvez-vous, en cas de mariage, conserver la vôtre ? Je présume qu'il pourrait y avoir un terrain d'entente puisque, pour le reste, tout est pour le mieux. Le jeune homme vous plaît, vous lui plaisez. Il jouit d'une situation aisée, vous avez les mêmes idées et les mêmes goûts. Vos caractères s'accordent parfaitement. Mais êtes-vous bien sûre que votre amour ne soit pas feu de paille et que vous ne jugez pas aujourd'hui les choses sous le feu d'un emballement passager ? Etudiez-vous minutieusement, pesez bien le pour et le contre et si tout vous indique que votre bonheur est là, eh bien, chère amie, tâchez de concilier les choses pour le mieux.

HORATIUS

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

Un traitement aussi sûr que facile

des maladies de la peau

Des sommités médicales anglaises et américaines ont découvert, après de laborieuses recherches, un remède efficace contre les maladies de la peau : boutons, acnés, pustules, urticaire, zona, furoncles, érysipèle et autres éruptions infectieuses. C'est l'onguent « Amores ».

Il suffit d'enduire les parties affectées d'onguent « Amores » pour voir disparaître en peu de temps les affections et la peau reprendre sa santé et sa beauté naturelle.

L'onguent « Amores » est en vente dans toutes les pharmacies et drogueries à P.T. 7 le pot.

Torturée par l'indigestion

Le témoignage d'une nurse

Les nurses sont mieux placées pour guérir leurs maux, mais ce ne fut qu'après avoir essayé Maclean Brand Stomach Powder que Nurse D.W. éprouva enfin un soulagement durable à la pénible indigestion qui la torturait.

« J'ai souffert pendant des années, écrit-elle, de ce que ma mère appelle des « spasmes », une forme d'indigestion particulièrement aigue. Je me tordais de douleur pendant des heures pliée en deux par la souffrance, n'osant pas me mouvoir de peur d'aggraver le mal.

L'année dernière après une opération j'eus une attaque des plus alarmantes. Ma sœur qui a toujours de la Maclean Brand Stomach Powder chez elle, m'a persuadée d'en prendre une dose : je n'aurais jamais voulu croire qu'une seule dose aurait eu un effet aussi immédiat et aussi merveilleux. A mesure que je l'absorbais, le mal se calmait et finalement toute douleur disparut.

« Inutile de dire toute ma gratitude : elle est sincère. Depuis, chaque fois qu'une attaque s'annonce ou que j'ai une indigestion même légère j'ai recours à Maclean Brand Stomach Powder ».

Vous trouverez partout Maclean Brand Stomach Powder. Faites bien attention à la signature « Alex. C. Maclean » sur le flacon et l'emballage.

LE CAIRE : 1, Avenue Fouad Ier
ALEXANDRIE : 30, Bd. S. Zaghloul
HELIOPOLIS : 10, Boulevard Abbas



Avez-vous essayé la brosse à dents

WISDOM

à poils en Nylon ?

L'ÉCRAN de la Semaine

Offensive de la R.A.F.

Tandis que M. Hitler annonce, mais ne fait qu'annoncer sa formidable offensive du printemps, une autre offensive est déjà en cours. Pour n'avoir pas fait de propagande anticipée, la R.A.F. n'en a moins pas entrepris avec une violence accrue son offensive de printemps, à elle, contre l'Allemagne. Avril a été en fait un des mois les plus chargés pour l'aviation britannique. Trois mille tonnes de bombes ont été jetées sur le Reich par le seul commandement des bombardiers, dont les appareils, pendant les trente jours du mois, ont tenu le ciel sans arrêt, détruisant des objectifs importants.

Des prouesses ont été réalisées : tel ce raid de grande envergure du 24 avril sur les docks et les nœuds ferroviaires allemands. A plus d'une reprise, le commandement des chasseurs (qui a totalisé 1.000 sorties pour avril) a compté 400 de ses appareils engagés dans une seule opération.

Un raid particulièrement curieux a été exécuté en avril. La R.A.F. avait désigné pour une attaque de jour douze Lancasters — le type le plus récent des bombardiers quadrimoteurs — dont l'objectif était Augsbourg, ville de Bavière célèbre par sa Ligue. Ces Lancasters se payèrent l'audace de survoler la plus grande partie des 1.500 milles qu'ils avaient à franchir en territoire ennemi à une altitude de 50 pieds au-dessus du sol. Ce n'était pas une folle équipée. Les Lancasters agissaient raisonnablement. Pourquoi? Parce que la distance étant trop considérable pour se faire accompagner par des chasseurs britanniques, ces bombardiers devaient veiller seuls à leur sécurité. En volant le plus bas possible, ils mettaient la chasse allemande dans l'obligation de bombarder ses propres villes en essayant de les descendre. Les Lancasters, en revanche, qui disposent d'un armement spécial, pouvaient tirer à leur aise sur leurs assaillants d'en haut. Et la D.C.A. se trouvait par le fait même désarmée. On se bouche d'instinct les oreilles en pensant au vacarme effroyable qu'ont dû occasionner ces appareils survolant Augsbourg à 20 mètres en l'air. Voyez-vous d'ici douze Lancasters raser les toits du Caire ?

Les vols de nuit ne sont par conséquent pas les seuls à mentionner quand on cite les hauts faits de la R.A.F. Elle opère aussi bien en plein jour.

Madagascar à l'ordre du jour

Toute spéculation sur l'avenir de Madagascar, centre stratégique de première importance dans l'océan Indien, sous le contrôle de la France de Vichy, a désormais pris fin avec la nouvelle du débarquement anglais. Les forces britanniques n'ont pas attendu que les Japonais entreprennent une pareille action, mais elles ont agi les premières, consolidant ainsi, sans rien laisser au hasard, les défenses du continent africain et empêchant par le fait même les Japonais de bloquer les 4/5 des fronts terrestres alliés en occupant ce nœud vital de communications maritimes.

Il faut également envisager cette action du point de vue économique. L'Allemagne et le Japon connaissent certaines pénuries dans leur économie de guerre qui, à la longue, devraient leur être fatales. Or, il se trouve que ces pénuries sont complémentaires. Il est essentiel que les Alliés ne permettent pas aux forces ennemies d'effectuer une jonction qui leur permettrait de se fournir les produits dont ils manquent respectivement.

Au cas où Madagascar était tombée aux mains de l'Axe, les bateaux marchands ennemis, échappant au blocus allié et allant du Japon en Europe et vice-versa, auraient trouvé dans l'île une base idéale de protection et de ravitaillement.

On saisit donc toute l'importance de l'initiative anglaise, chaleureusement approuvée par tous les pays alliés, les Etats-Unis en tête.

En tant que colonie, la grande île africaine n'a jamais été favorable à l'installation des Blancs. A plusieurs reprises, et notamment en 1937, lorsqu'une mission polonaise s'y rendit pour étudier la possibilité d'y implanter quelques milliers de Juifs polonais au titre d'agriculteurs, la question s'est posée de savoir si « l'île rouge » pouvait s'ouvrir avantageusement à l'émigration étrangère.

Ce ne sont certes pas les espaces à cultiver qui manquent à Madagascar. Mais qu'ils puissent être mis en valeur par des travailleurs agricoles européens — ceux-ci fussent-ils d'une race aussi résistante que la race polonaise — est une tout autre affaire.

La fraîcheur de la température en Imerina n'est pas une chimère. Mais, sous les tropiques, climat tempéré et climat salubre sont choses fort différentes et la douceur de la température n'est là que l'effet de l'altitude, où cœur et poumons peinent outre mesure dans un air raréfié.

N'en concluons pas que Madagascar soit « la terre d'épouvante » qu'ont connue les pionniers, ou « le cimetière d'Européens » qu'ont décrit les précurseurs de la pathologie exotique. Des familles de planteurs blancs y vivent et y prospèrent. Mais elles doivent leur excellent état sanitaire au respect d'une règle impérieuse, celle d'éviter toute besogne entraînant une fatigue corporelle excessive, laquelle, sous cette latitude, est et demeurera fatale à l'Européen.

La preuve en a été faite au temps de Gallieni. Le conquérant rêva de transformer les glèbes stériles de la colonie en les distribuant en concessions à des membres de son corps expéditionnaire. Ceux-ci ont travaillé, pour les mettre en valeur, avec un vif acharnement ; mais l'expérience n'en fut pas moins désastreuse. La plupart de ces colons ont péri en peu d'années. D'autres furent rapatriés mourants. Un petit nombre seulement triompha.

Carte de Madagascar montrant les ressources naturelles de son sol. La petite carte indique sa situation géographique par rapport au continent africain à l'ouest et aux îles de l'océan Indien à l'est. L'occupation de Diego Suarez par les troupes britanniques permettra aux Alliés de défendre efficacement les Indes. On sait que cette base navale, que les Français considèrent comme le Gibraltar de l'océan Indien, possède un port assez grand pour abriter toute la flotte britannique.

UNE CIRCULAIRE DU PRESIDENT

Une circulaire a été adressée à tous les membres du corps expéditionnaire américain par le président Roosevelt. En voici la traduction française :

« Vous êtes un soldat de l'armée américaine.

« Vous vous êtes embarqués pour des contrées lointaines où la guerre est menée.

« De l'issue de celle-ci dépend votre liberté, comme aussi la liberté de ceux que vous aimez, vos concitoyens, votre peuple.

« Jamais les ennemis de la liberté n'ont été plus tyranniques, plus arrogants, plus brutaux.

« Vous faites partie d'un peuple croyant, fier, courageux et qui, à travers son histoire, a placé sa liberté avant tout autre but.

« Nous qui restons dans le pays avons nos devoirs à accomplir, des devoirs qui se rapportent en grande partie à vous. Vous serez soutenus par toute la force et toute la puissance de la nation. La victoire que vous gagnerez sera la victoire de tout le peuple, et sera commune à tous.

« Vous emportez avec vous l'espoir, la confiance, la reconnaissance et les prières de vos familles, de vos concitoyens et de votre Président.

FRANKLIN D. ROOSEVELT

THE WHITE HOUSE
WASHINGTON

TO MEMBERS OF THE UNITED STATES ARMY EXPEDITIONARY FORCES:

You are a soldier of the United States Army.

You have embarked for distant places where the war is being fought.

Upon the outcome depends the freedom of your lives: the freedom of the lives of those you love—your fellow-citizens—your people.

Never were the enemies of freedom more tyrannical, more arrogant, more brutal.

Yours is a God-fearing, proud, courageous people, which, throughout its history, has put its freedom under God before all other purposes.

We who stay at home have our duties to perform—duties owed in many parts to you. You will be supported by the whole force and power of this Nation. The victory you win will be a victory of all the people—common to them all.

You bear with you the hope, the confidence, the gratitude and the prayers of your family, your fellow-citizens, and your President—

Franklin D. Roosevelt

L'île Maurice

N'EST PLUS MENACÉE

Que peuvent penser des hommes de Vichy qui allaient livrer Madagascar aux Japonais, les habitants de l'île Maurice, vieille possession française de la monarchie ? Ce n'est pas la première fois que des Français de race sont de loyaux sujets de Sa Majesté Britannique. A l'image du Canada où se sont perpétués le langage et les traditions de l'ancienne France, l'île Maurice — l'ancienne île de France — a conservé une bonne partie de ses origines françaises. Les Mauriciens parlent aussi bien français qu'anglais. Ethniquement, un métissage s'est produit dans leur race avec les populations indigènes. Le résultat en est charmant. Les Mauriciens sont des hommes solides, que le contact quotidien avec la belle nature de leur île a gardés dans la santé. Ils sont par ailleurs connus pour la douceur de leurs manières. C'est dans l'île Maurice que Bernardin de Saint-Pierre, lui-même Mauricien, a fait vivre Paul et Virginie, les héros de son roman qui a eu tant de succès au XVIIIe siècle...

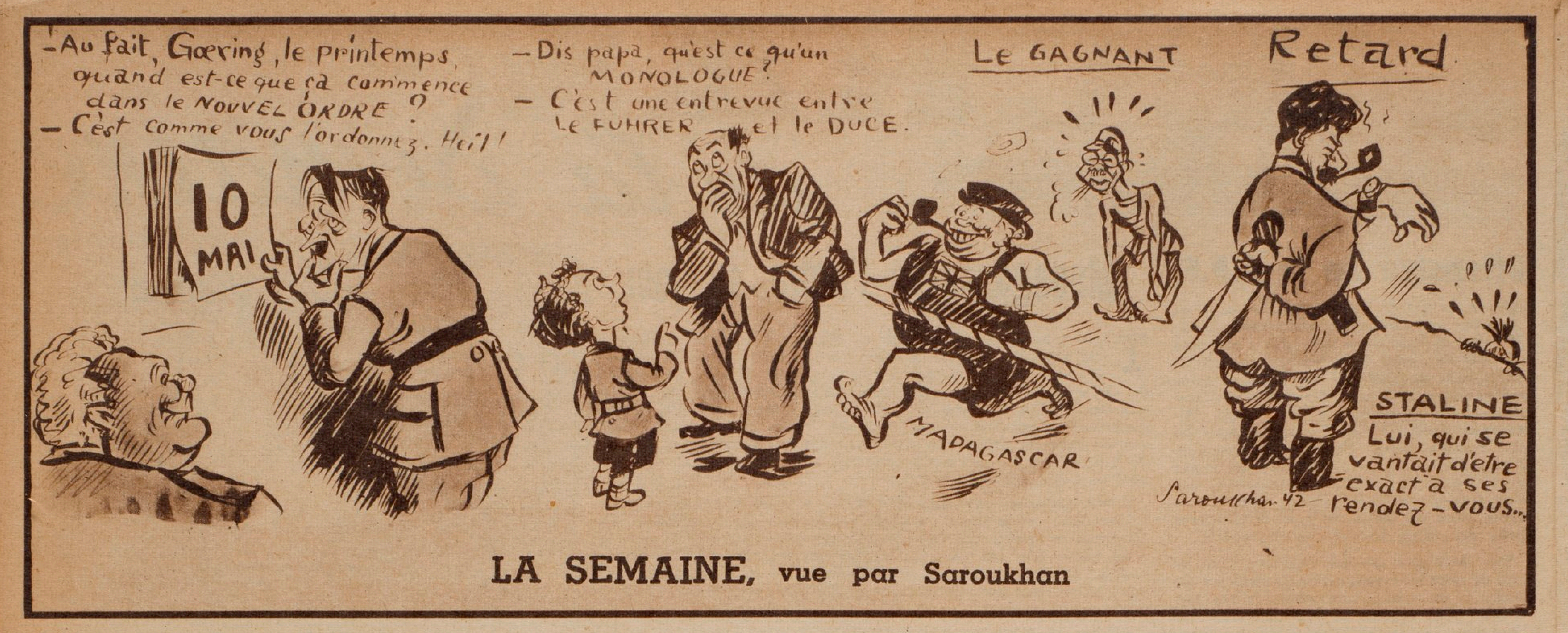
Aujourd'hui, l'île est une colonie de la Couronne. Elle a un gouverneur à sa tête, assisté d'un conseil exécutif de sept membres et d'un conseil de gouvernement de 27 membres — dont huit siègent d'office. Le gouverneur en désigne 9 autres et Saint-Louis, principale cité, ainsi que les huit districts ruraux entre lesquels l'île est partagée élisent les membres restants. En séance, la parole peut être indifféremment prise en français ou en anglais. Le budget du gouvernement s'équilibre autour du chiffre moyen d'un million de livres sterling — du moins en temps de paix. La guerre a peut-être imposé des dépenses extraordinaires à ce petit territoire britannique qu'une défaillance à Madagascar eût inévitablement livré aux Nippons.

Les Mauriciens sont catholiques ou protestants, suivant qu'ils appartiennent à une souche britannique ou française. On y compte aussi de nombreux musulmans et Hindous. Inutile de dire que la liberté du culte y est assurée, de même celle de l'enseignement. L'instruction n'est pas obligatoire dans l'île Maurice. Les établissements d'éducation y ont pris cependant un développement considérable depuis 1900, époque à laquelle a paru une loi réorganisant le système éducatif de l'île. Par une curieuse survivance, mais parfaitement explicable par son passé et la répartition nationale actuelle de sa population, beaucoup de lois françaises sont en vigueur sur son territoire. Les vieux codes de procédure et de commerce, par exemple, y règlementent encore les affaires. Démonstration supplémentaire, s'il en fallait une, de ce que Français et Britanniques sont faits pour s'entendre.



LE COMMANDANT EN BIRMANIE

Le lieutenant général H.R.L.G. Alexander, commandant en chef des troupes britanniques en Birmanie qui, après la chute de Lashio et de Mandalay, défend actuellement la frontière orientale des Indes.



LA SEMAINE, vue par Saroukhan

En marge de Madagascar

Washington et Vichy

La guerre se faisait déjà sans déclaration préalable ; un progrès — si l'on peut dire — a encore été réalisé. Deux Etats peuvent conserver leurs relations diplomatiques sans pour cela vivre en paix. Tel a été le cas des rapports germano-américains, depuis juin 1940, jusqu'au jour où les hostilités ont commencé entre eux — officiellement. En réalité, ils se livraient l'un à l'autre une guerre camouflée. Depuis la défaite de la France et l'armistice qui l'a sanctionnée, l'Empire colonial français a servi de champ à cette immatérielle bataille.

Vaste campagne que, dans sa première phase, deux événements ont marquée : le soudain rappel du général Weygand, commandant en chef et délégué plénipotentiaire de Vichy en Afrique du Nord, et — corollaire du premier — l'extension du « Lease and Lend Bill » au général de Gaulle.

Il faut partir de ces faits si l'on veut comprendre l'attitude observée par Washington à l'égard de Vichy. C'est un Américain luimême — un journaliste — qui l'a définie, et avec un sens admirable de la nuance. Il a dit : « Notre guerre non déclarée en France. » Pas à la France, mais en France, c'est-à-dire à l'ennemi occupant. Cette guerre continue. Parce que cependant les Etats-Unis la mènent au moyen de pressions diplomatiques ou autres, de préférence à l'action militaire directe, de grandes erreurs ont été commises dans l'interprétation de la position américaine.

Peu de gens se doutent qu'à la faveur des relations diplomatiques avec Vichy qui lui conservent un pied à terre en France, l'Amérique affronte sur le sol français l'Allemagne ennemie. La lutte, en vérité, était inégale. Victorieuse en Europe, l'Allemagne avait du point de vue militaire la partie belle. Diplomatiquement parlant, elle traitait avec le maréchal, de vainqueur à vaincu. Les Etats-Unis se sont assigné le double objectif d'empêcher l'Etat français de se mettre entièrement à la remorque du nouvel ordre allemand, et de prévenir une mainmise allemande sur les positions stratégiques de l'Afrique du Nord française. On peut aujourd'hui présenter dans une manière de synthèse l'effort américain tant en France métropolitaine que dans l'Empire africain.

Il fallait courir au plus pressé. Le plus pressé était dans la métropole. Hitler ne devait pas se contenter d'une victoire militaire qui, malgré l'étendue du désastre infligé à l'adversaire, ne pouvait être que provisoire : il rêvait de gagner définitivement la France, c'est-à-dire la dériver une fois pour toutes de ses orientations britanniques.

Pour battre l'adversaire — qui n'était pas encore leur ennemi — les Américains n'avaient à leur disposition que les moyens diplomatiques. Combat tout de même : ce n'est pas par accident que M. Roosevelt a désigné pour le représenter à Vichy un amiral : Leahy. Cet homme d'armes devait non seulement traiter avec les généraux allemands, mais avec les chefs de l'Etat français qui, comme par hasard, se trouvaient être eux aussi des militaires : Pétain, Darlan. La campagne de France commença pour les Etats-Unis par l'envoi en mission d'« éclaireurs » unanimes dans leurs rapports. Ils constataient que le pouvoir avait été saisi par une clique dont le seul objectif était de se mettre du côté le plus sûr, et ils croyaient à ce moment-là que le côté le plus sûr était celui de l'Allemand.

— « Si vous, Américains, vous entriez en guerre, l'aspect du problème serait évidemment modifié. Mais vous n'y venez pas encore », disaient les hommes du jour.

De leur côté, les Américains se rendaient à l'évidence. Les menaces — sans exécution — n'eussent servi à rien. Un seul moyen leur restait : le ravitaillement. On manquait de tout en France, même à Vichy : ni lait, ni beurre, ni sucre, ni café. On connaît les péripéties que la question a traversées : envoi, suspension, reprises, etc. Sous réserve d'un contrôle minimum, destiné à assurer la distribution des envois américains aux nécessiteux français et à éviter leur fuite vers les estomacs allemands, l'Amérique désirait sincèrement ravitailler la population française. Humanitarisme ? Oui, et d'abord. Mais haute politique aussi. Le but principal de ce vaste programme était de provoquer la reconnaissance des Français envers les Etats-Unis qui expédiaient les vivres et envers les Anglais qui les avaient laissé passer — et, par voie de conséquence, de montrer les accapareurs allemands sous leur véritable aspect.

La diplomatie allait défaire l'œuvre des armées.

Tandis que dans la métropole se déroulait la bataille germano-américaine autour du ravitaillement de la France, les Etats-Unis poursuivaient autour du général Weygand une manœuvre d'enveloppement que les premiers signes indiquaient comme devant rencontrer le succès. Le général Weygand s'était assigné la charge de sauver l'Empire français. Loin de Vichy et de ses politiciens, — les observateurs américains l'ont attesté — il était arrivé à se faire une manière d'indépendance. Il se consacrait entièrement à la réorganisation et à l'entraînement de l'armée nord-africaine qu'il commandait. Les vues du général — strictement françaises — étaient connues. Il y eut des prises de contact entre les Etats-Unis et l'Afrique du Nord. Weygand accepta l'offre américaine de vivres et de combustibles destinés à son armée. Mais il ne voulut jamais aller plus loin, c'est-à-dire rompre ouvertement avec Vichy. Il proclamait solennellement son loyalisme au maréchal — mais il avait promis aux Etats-Unis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour empêcher la pénétration allemande dans son domaine, d'où ses conflits avec la Commission d'armistice. Il était foncièrement opposé aux Italiens. Sa fière attitude et ses inclinations américaines déterminèrent l'Allemagne à exiger son rappel.

* * *

Par les données très courtes qui précèdent, il appert qu'il n'existe aucune contradiction dans l'attitude des Etats-Unis, encore en rapports diplomatiques avec Vichy et celle de leurs alliés qui ont rompu avec le gouvernement du maréchal Pétain. Une bataille diplomatique s'engageait en France : les Américains y ont ouvert — et tenu — le front allié.

DE NOUVELLES RECRUES POUR LA MARINE GRECQUE

Dans l'enceinte du stade grec d'Alexandrie, devant une foule de plusieurs milliers de personnes, les nouvelles recrues de la marine royale grecque prêtent le serment d'usage en présence du patriarche hellène, avant d'être enrôlées dans les rangs de la marine.

Un prisonnier de guerre s'évade...

L'évasion du général Giraud a cessé, pour un temps sans doute, de défrayer la chronique. Cette affaire demeure obscure et la diversité des hypothèses émises montre qu'il vaut mieux attendre des renseignements plus précis qui pourraient nous parvenir un jour sur le sort du général. En attendant, il n'est pas sans intérêt d'examiner, à la faveur de cette retentissante évasion, quelle est la situation du prisonnier de guerre, d'un côté, vis-à-vis des autorités de détention qu'en jargon juridique l'on appelle « capteur » et, de l'autre, vis-à-vis du pays auquel il appartient.

Citons à ce sujet l'opinion du célèbre internationaliste Pillet :

Ce n'est pas un délit que de chercher à recouvrer sa liberté. C'est un désir bien légitime de la part du prisonnier de guerre. Mais l'évasion des prisonniers constitue un acte de résistance et d'hostilité que le capteur a le droit d'empêcher ou de refréner. De ce double caractère d'évasion découlent les deux conséquences suivantes :

a) *L'emploi de la force est permis contre le prisonnier surpris dans sa fuite. On peut faire feu sur lui, mais le recours aux armes doit être précédé d'une sommation préalable d'avoir à s'arrêter ou à se rendre.*

b) *Lorsque le prisonnier évadé est repris, avant d'avoir ou rejoint son pays ou quitté le territoire capteur, il ne peut être soumis à aucun châtiment. Ni la mort ni aucune peine ne peut lui être infligée pour le seul fait de sa tentative d'évasion, acte que les lois de la guerre ne considèrent pas comme un crime. Des mesures plus rigoureuses pourront être prises pour l'empêcher de renouveler sa tentative.*

Supposons que le prisonnier de guerre ait réussi à s'évader par la force ou autrement. Il a rejoint son armée, mais il est de nouveau capturé dans un nouveau combat. Il ne peut être puni pour son évasion antérieure qui n'est ni un crime ni un délit. Il sera traité comme prisonnier de guerre ; il pourra toutefois être soumis à des mesures spéciales de surveillance.

Il est contraire aux plus élémentaires notions de justice de vouloir établir une sorte de solidarité entre les prisonniers de guerre et d'aggraver, à raison de l'évasion de l'un d'eux, la situation des autres. C'est ce que fit pourtant, pendant la guerre de 1870, le général allemand von Falkenstein lorsqu'il décréta que chaque fois qu'un prisonnier français s'évaderait, dix de ses collègues habitant avec lui seraient choisis au sort pour être enfermés et étroitement surveillés dans une forteresse. Cette mesure a été blâmée comme excessive par les publicistes dont deux auteurs allemands.

Les Allemands suivirent les mêmes errements dans la guerre de 1914-18 : pour des tentatives individuelles d'évasion, des punitions collectives furent imposées aux prisonniers de tout un camp.

Ajoutons, pour terminer, que de nombreux gouvernements considèrent l'évasion comme un acte méritoire et que le gouvernement de Vichy a décerné, après l'armistice de juin 1940, une médaille à tous les prisonniers évadés. Puisque pour l'ennemi ce n'est pas un délit, on conçoit, à plus forte raison, qu'aux yeux du pays auquel appartient le prisonnier, il s'agisse là d'un acte digne d'être récompensé.



UN MARIAGE MILITAIRE

Il y a quelques jours eut lieu pour la première fois, au camp de Helmieh, une cérémonie de mariage. La mariée, Norah Hazelgrove, de Pretoria, membre du goupement des W.A.A.S., au bras de son jeune époux, le sergent Ian Swanson, du Transvaal, quitte la chapelle anglaise du camp où la bénédiction nuptiale vient de leur être donnée.

Tentatives de paix

EN 1916, COMME EN 1942, L'ALLEMAGNE VOULAIT METTRE FIN A LA GUERRE

Pour les démentir aussitôt après, d'ailleurs, l'Allemagne a jusqu'ici fait trois ou quatre propositions de paix aux Alliés. La dernière tentative d'« arrangement » ne remonte qu'à quelques jours. Un émissaire devait toucher les puissances en guerre avec le Reich par la Suède. Comme les précédentes, cette manœuvre était vouée à l'échec. Elle n'y a pas failli.

Chose curieuse à observer : c'est également pendant la troisième année des hostilités qu'au cours de la guerre mondiale, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie se livrèrent du côté allié à ces fameux coups de sonde qui, du reste, ne donnèrent rien du tout à l'époque. On sait aujourd'hui que les succès militaires allemands ne signifient rien et que l'Allemagne n'est jamais si près de s'effondrer qu'à l'heure où le soleil de sa puissance est à son zénith. Fin 1916, d'incontestables succès avaient assuré à la Reichswehr la maîtrise de l'Europe. Rien ne laissait prévoir encore le miracle du redressement français. C'est cependant l'époque que Guillaume II choisit pour adresser à Bethmann-Hollweg, le chancelier du chiffon de papier, une lettre retentissante dans laquelle il lui demandait de négocier la paix : « Pour prendre cette initiative, écrivait Guillaume, il faut un souverain qui ait une conscience, se sache responsable devant Dieu, sente qu'il a des devoirs entre tous, même envers ses ennemis. »

Guillaume II se moquait du monde. Il avait surtout conscience de ses devoirs envers lui-même, et sentait au premier chef la fin prochaine du grand responsable qu'il était.

La seconde tentative de paix — plus concrète — fut opérée quelques mois plus tard. Si elle avait réussi, elle eût pu sauver la monarchie des Habsbourg et abréger d'une année la durée des sanglantes hostilités. L'initiative en revint à l'Autriche, et plus exactement à l'empereur Charles, le dernier des Habsbourg à être monté sur le trône. François-Joseph venait, en effet, de mourir autant de vieillesse, si l'on peut dire, que de lassitude. Lasse aussi était l'Autriche. Les populations de toutes races, nationalités et confessions que groupait le sceptre de la monarchie allaient vers une désagrégation inévitable, pour peu que la guerre durât. Le jeune empereur le comprit. C'était le frère de l'impératrice Zita, le père de cet archiduc Otto de Habsbourg qui déclarait récemment que les Alliés, battant l'Allemagne, feraient revivre l'Autriche. Charles était le beau-frère d'un prince français, Sixte de Bourbon-Parme, lequel, ne pouvant servir dans l'armée française à cause des lois républicaines qui fermaient l'armée aux membres des anciennes familles régnantes, combattait dans les rangs belges. L'empereur Charles engagea une longue correspondance avec le prince Sixte de Bourbon-Parme. Il y manifestait une vive admiration pour l'héroïsme avec lequel l'armée française avait combattu et faisait remarquer qu'entre la France et l'Autriche il n'existait aucune raison de divergence. Sixte devait agir en médiateur entre l'empereur Charles d'Autriche et le président Poincaré. La négociation n'aboutit pas.

Le Chili

LE PAYS QUI FOURNIT LES ENGRAIS A L'ÉGYPTE



Il est des pays dont tout l'intérêt — ou dont l'intérêt principal — réside dans leur situation géographique. Le lointain Chili est du nombre. Ce pays garde une des routes mondiales : le détroit de Magellan. Accéder sur son territoire était autrefois une expédition. Ce n'est plus qu'un jeu depuis que le canal de Panama a fait communiquer les océans.

Le Chili se distingue, dans les peuples de l'Amérique du Sud, par cela que, du point de vue ethnique, il n'a pas grand'chose à faire avec l'Espagne ou le Portugal. Ce sont des éléments écossais, irlandais, basques et germaniques qui constituent le fond de sa population. Le héros national du pays est un Chilien d'origine irlandaise, comme au surplus son nom le donne à entendre : Bernardo O'Higgins, qui mit fin à la domination espagnole dans ces parages.

Le Chili moderne est une nation de 4.635.000 habitants. Si on pouvait parler d'une physionomie sociale, on le qualifierait le pays des contrastes. D'une part, en effet, des propriétaires terriens immensément riches, et dont les domaines rappellent par leur étendue l'immensité des latifundia de l'antiquité, des universités et des industriels — mais, de l'autre, une certaine quantité d'ouvriers et paysans, pour qui la vie est une lutte quotidienne. Cependant, le standard des hautes classes y égale certes celui des plus belles sociétés d'Europe et d'Amérique. Le pays a été rapidement industrialisé, mais 40% de la population vit encore de l'agriculture. Les Chiliens sont presque tous catholiques. A la tête de l'administration ecclésiastique est placé l'archevêque de Santiago, duquel dépendent les trois évêques de Concepcion, de La Serena et d'Ancud et les deux vicaires de Tarapaca et d'Antofagasta. Malgré les coalitions diverses qu'ils ont essayé d'établir entre eux pour la défense de leurs intérêts particuliers, les grandes oligarchies ont tout de même cédé devant le gouvernement radical-socialiste actuellement au pouvoir, et qui, seul dans toute l'Amérique latine, a établi au Chili un gouvernement à tendances « Front populaire ».

Les nazis n'ont pas trouvé la chose à leur goût. Ils avaient groupé, en parti de 60.000 adhérents, les Chiliens d'origine germanique, dont le mécontentement, social à l'original, était facilement dérivé en agitation politique. Celle-ci n'a actuellement aucune raison d'être. Les Alliés qui surveillent de près l'activité de la cinquième colonne ennemie en Amérique du Sud savent très bien à quoi s'en tenir sur ses agents et ses méthodes au Chili. Leur clairvoyance ne manque pas. La sagesse du gouvernement chilien, qui donne satisfaction aux classes laborieuses de son pays, fait le reste.

Les sociétés secrètes

TERRORISENT LES JAPONAIS

Deux fois déjà, dans ses discours, M. Churchill a été amené à parler des méthodes du terrorisme japonais dans sa lutte contre l'opposition. Au Japon, les sociétés secrètes ont joué un rôle sinistre dans l'histoire nationale.

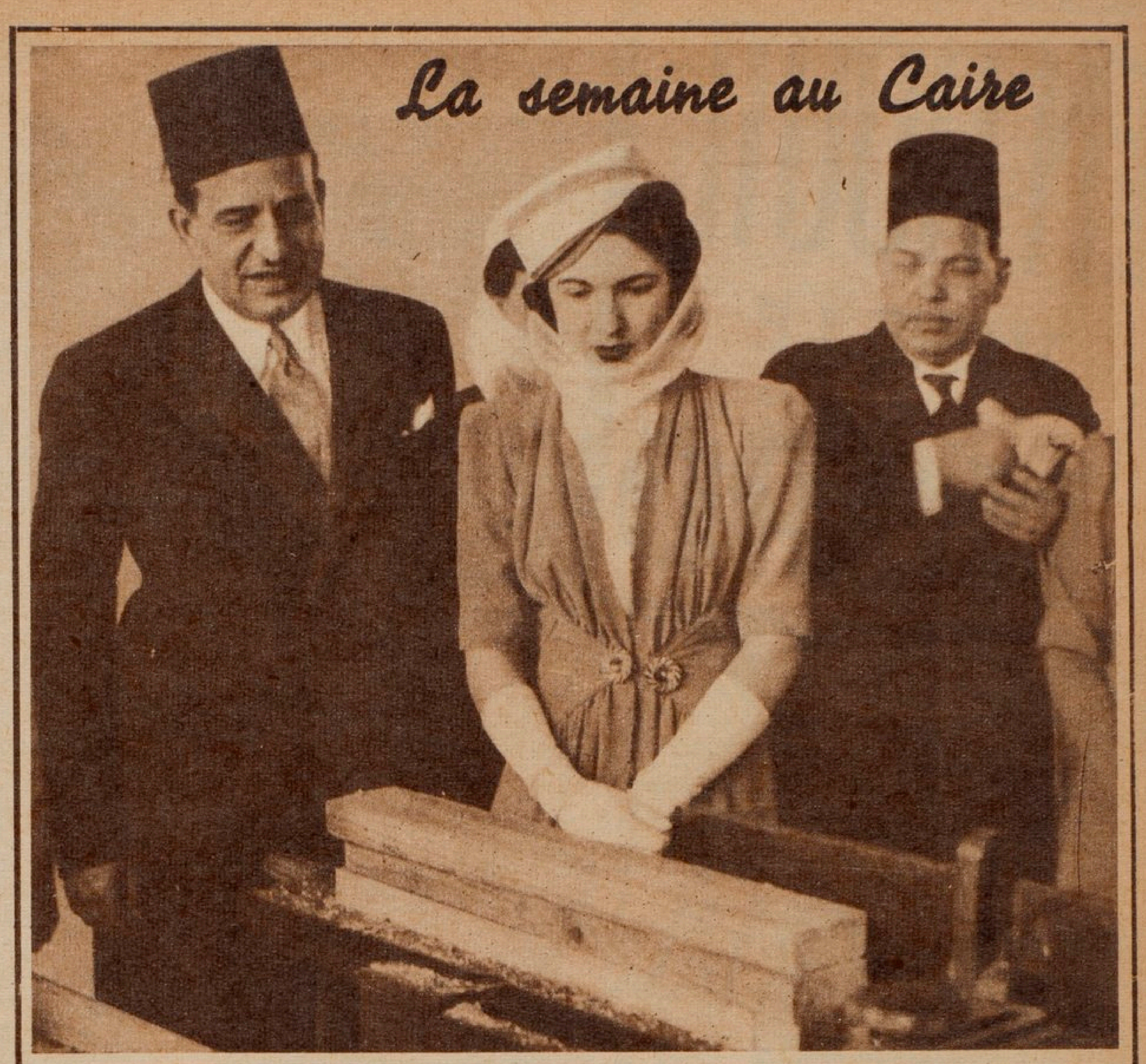
Rentrées dans l'ombre depuis quelques siècles, elles se sont réveillées avec une activité et une puissance accrues depuis l'annexion de la Mandchourie. Ces sociétés groupent des nationalistes, fanatisés par leur Idée. Monarchistes, partisans d'un fascisme militaire, ils appuient leur programme d'oppression sociale sur un système perfectionné de police secrète. Leurs dirigeants peu nombreux se recrutent dans les hautes classes : nobles, généraux, amiraux, grands propriétaires fonciers. Doctrine : expansion japonaise, politique impérialiste, et n'oublions pas le plus important : sauvegarde des intérêts de la haute classe.

Les plus grandes sociétés secrètes sont : Kokwim-Kaï (le Dragon Noir), Mirrin-Kaï (Société des Plus Hautes Ethiques) et Kokuhon-Shaï (Fondation Nationale). Le Dragon Noir enserre le Japon tout entier, jusque dans ses moindres villages, d'un réseau puissant. La voix du chef est ainsi entendue jusqu'aux confins les plus reculés. Par sa mainmise sur l'Association des officiers de réserve, le Dragon a des partisans dans chaque famille de paysans. Par simple pression sur un bouton, il mobilise une opinion générale. Il est responsable de l'agression nippone en Asie et dans le Pacifique.

Le plus connu de ses leaders est Araki, ancien ministre de la Guerre, le « Mussolini du Japon ». Une autre célébrité « secrète » est le baron Hiranuma, candidat-führer du Soleil-Levant. On connaît les armes des super-patriotes : la propagande, la terreur, l'assassinat, la menace. Tuer son rival n'a jamais été tenu pour un crime au Japon. C'était depuis longtemps chose admise. Elle est devenue commune, depuis que des officiers de tous rangs et de toutes armes participent à ces opérations eux-mêmes. En dix ans, deux premiers ministres, Hamaguchi et Inukaï, sont tombés sous leurs coups. Un ex-Premier, l'amiral vicomte Saito, des anciens ministres comme Inouye et Takahashi, un banquier fameux, le baron Takuma Dan, figurent au sombre tableau de leurs victimes — sans compter, d'une manière générale, quiconque s'est opposé à leur politique de guerre.

Les sociétés secrètes du Japon tiennent leur peuple par la terreur. Les Alliés luttent contre elles comme ils luttent en Europe contre le nazisme et le fascisme. Ce ne sera pas seulement le moyen de gagner la guerre. Ce sera aussi une manière d'arrêter le sang qui coule à l'intérieur même du Japon.

La semaine au Caire



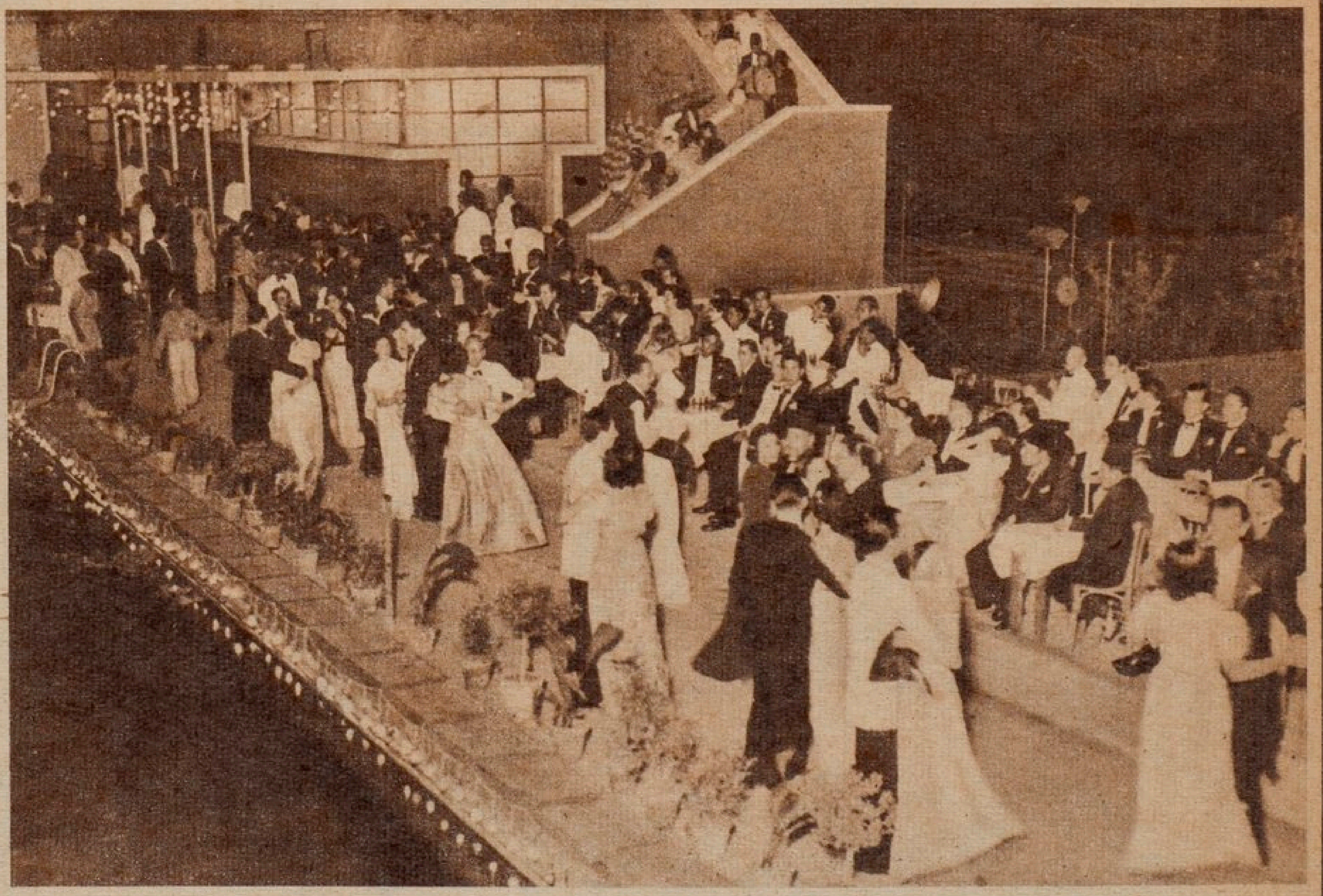
S.M. LA REINE A L'ASILE DE LA LIBERTE

Avec un dévouement inlassable, S.M. la Reine Farida poursuit ses œuvres de secours en faveur des pauvres et des déshérités. Lundi dernier, ce fut le tour de l'Asile de la Liberté que la Souveraine visita en détail, faisant don d'une somme de 100 livres pour l'œuvre. Voici Sa Majesté dans la section de menuiserie examinant avec intérêt les travaux exécutés par les jeunes pensionnaires de l'asile. A la droite de la Souveraine, Hassan Nachaat pacha, ministre d'Egypte à Londres, et, à sa gauche, Zaki El Ibrachi pacha, séquestre général des biens des ressortissants italiens.



LA RECEPTION DU PALAIS ZAAFARANE

Mercredi dernier, à l'occasion de l'accession au trône de S.M. le Roi Farouk, une grande réception fut offerte au palais Zaafarane par le Premier Ministre, Moustapha El Nahas pacha, à laquelle étaient invitées un grand nombre de personnalités égyptiennes et étrangères. Autour du buffet, le président du Conseil aux côtés de Sir Miles et Lady Lampson.



LA FETE DU CLUB DE LA POLICE SPECIALE

La semaine dernière eut lieu, au Club de la Police Spéciale (ex-Littoria), une fête de bienfaisance au profit de la « Société pour la Protection des Enfants Sans Abri ». Plusieurs attractions de choix furent offertes à l'assistance et un jazz entraînant fit la joie des nombreux danseurs que l'on voit ici évoluer autour de la belle piscine de l'endroit.

EN ROUTE VERS LE NORD

Des capuchons-masques recouvrent presque entièrement le visage des voyageurs des régions arctiques.

Le ravitaillement de la Russie par la voie arctique n'est pas une mince besogne et les navires britanniques qui empruntent ce chemin prennent pour leur voyage des dispositions appropriées. Le convoi est escorté par des dragueurs de mines qui l'accompagnent jusqu'au port de débarquement. Le voyage se fait presque entièrement dans une obscurité profonde, car, dans ces latitudes, le soleil est absolument invisible trois mois de l'hiver. L'Allemagne, craignant surtout cette aide aux Soviets, a déployé un effort majeur par mer et par les airs pour l'empêcher. Elle a concentré ses bâtiments navals de guerre en Norvège au risque de priver de protection navale toute la côte européenne qui va des Pyrénées jusqu'à la Hollande. Les bombardements de Trondhjem par la R.A.F. et de Petsamo par l'aviation soviétique ont pour but d'entraver l'offensive allemande contre la route de Mourmansk.



Les veilleurs de nuit sont littéralement gelés, malgré les lourds vêtements qui les protègent contre le froid.



Quelques passagers du convoi prennent un brin de somme dans la chambre du télégraphiste.



Il faut parfois employer la vapeur pour faire fondre la glace épaisse qui recouvre certaines parties supérieures du navire.



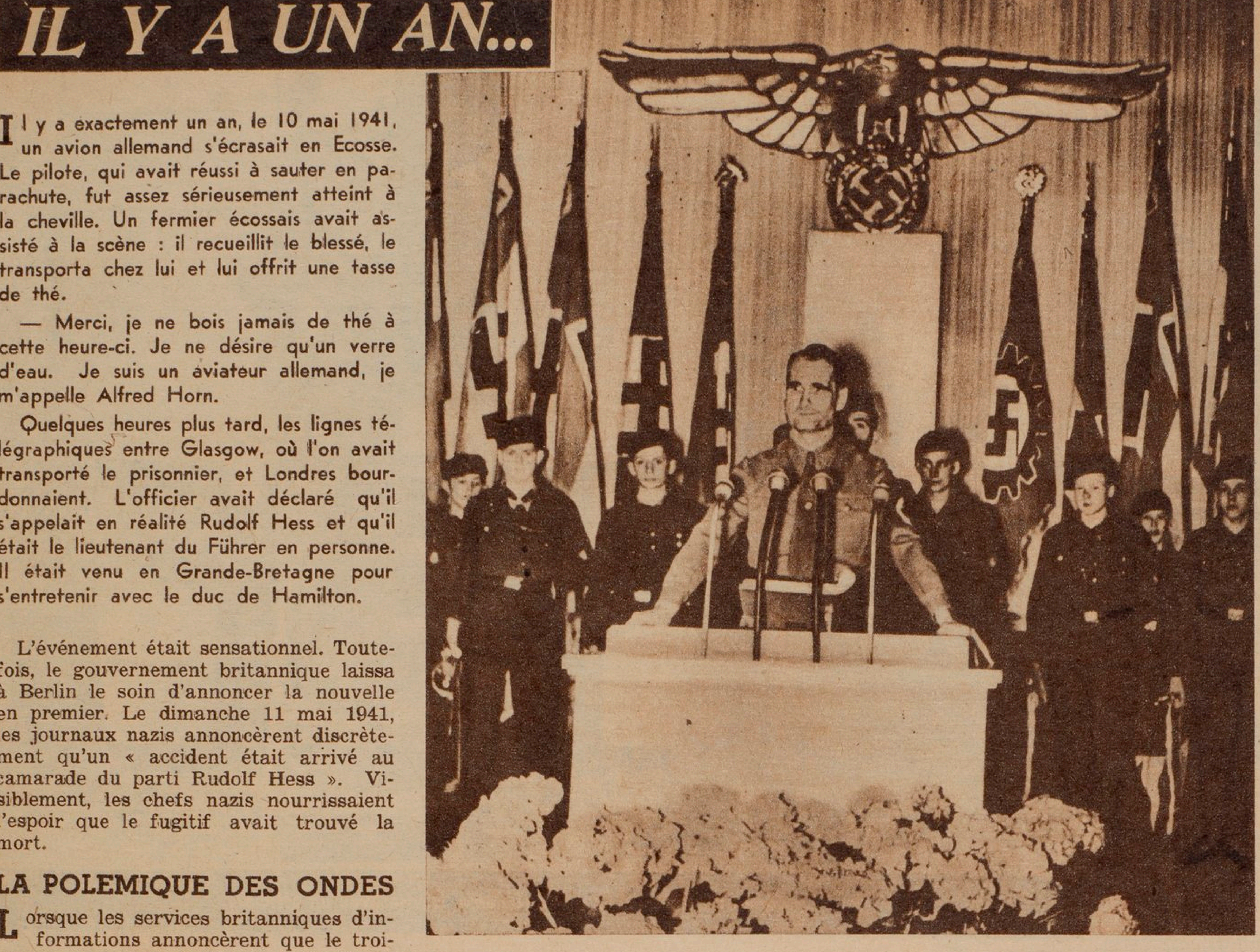
Ce n'est pas une sinécure que de dégager de la glace chaînes et crochets volumineux.

IL Y A UN AN...

Il y a exactement un an, le 10 mai 1941, un avion allemand s'écrasait en Ecosse. Le pilote, qui avait réussi à sauter en parachute, fut assez sérieusement atteint à la cheville. Un fermier écossais avait assisté à la scène : il recueillit le blessé, le transporta chez lui et lui offrit une tasse de thé.

— Merci, je ne bois jamais de thé à cette heure-ci. Je ne désire qu'un verre d'eau. Je suis un aviateur allemand, je m'appelle Alfred Horn.

Quelques heures plus tard, les lignes télégraphiques entre Glasgow, où l'on avait transporté le prisonnier, et Londres bourdonnaient. L'officier avait déclaré qu'il s'appelait en réalité Rudolf Hess et qu'il était le lieutenant du Führer en personne. Il était venu en Grande-Bretagne pour s'entretenir avec le duc de Hamilton.





s'envolait pour l'Angleterre

L'événement était sensationnel. Toutefois, le gouvernement britannique laissa à Berlin le soin d'annoncer la nouvelle en premier. Le dimanche 11 mai 1941, les journaux nazis annoncèrent discrètement qu'un « accident était arrivé au camarade du parti Rudolf Hess ». Visiblement, les chefs nazis nourrissaient l'espoir que le fugitif avait trouvé la mort.

LA POLEMIQUE DES ONDES

Lorsque les services britanniques d'informations annoncèrent que le troisième personnage du Reich avait atterri, blessé mais vivant, en Ecosse, les dirigeants nazis se trouvèrent empêtrés dans un embarras sans précédent. On déclara que Hess souffrait d'aliénation mentale, mais personne ne fit crédit un instant à cette version. Ce qui préoccupait surtout les dirigeants nazis, c'est que Hess était prisonnier de l'ennemi, il pouvait s'entretenir avec les dirigeants de la Grande-Bretagne. En sa qualité de chef du parti, il était au courant de toutes les intrigues, de tous les plans du Führer et de ses acolytes. La crainte des révélations que Hess aurait pu faire fut si forte que le Führer n'osa même pas appeler son ancien ami un traître. La version de l'aliénation mentale fut maintenue par les services de propagande de Gœbbels.

La B.B.C., dans une émission destinée à l'Allemagne, mit les choses au point. Le commentateur démontra que Hess, en se livrant à cet acte de désespoir, n'avait qu'un seul but : se mettre en sûreté. Connaissant à fond la capacité guerrière de l'Allemagne ainsi que les dessous de la politique intérieure du Reich, il s'était rendu compte que la guerre était perdue pour Hitler. Dès lors, il avait espéré échapper au châtiment promis aux responsables de tant de massacres en allant se constituer prisonnier.

La réponse de Berlin fut la suivante : « Hess avait une grande confiance en l'esprit sportif des Anglais. Il pensa que les Britanniques auraient fait preuve de ce même esprit devant des questions politiques. Il était convaincu que si la Grande-Bretagne était loyalement prévenue qu'elle ne pouvait pas gagner la guerre, elle aurait déposé immédiatement les armes. »

SE SENTAIT-IL MENACE ?

Une version fait remonter ces motifs à l'incident dramatique qui eut lieu en novembre 1939 dans la cave d'une brasserie de Munich.

C'est dans cet établissement qu'en 1923 Hitler avait commencé son putsch malheureux en tirant des coups de revolver au plafond pour obtenir un silence des assistants auxquels il annonça l'institution d'un nouveau gouvernement.

Seize ans plus tard, dans le même local, les vétérans du parti s'étaient réunis pour commémorer l'anniversaire de cette tragique journée. Rudolf Walter Richard Hess, «l'ombre» du Führer, devait tenir un discours. Sans aucun préavis, le programme de la cérémonie fut bouleversé. Hitler monta à la tribune avant son lieutenant, bâcla son discours en moins d'une heure et quitta précipitamment la séance.

Quelques minutes plus tard, une terrible explosion ébranlait la voûte de la cave qui s'écroulait sur les assistants. Il y eut neuf morts et plusieurs dizaines de blessés. Sain et sauf par miracle, Hess remercia à haute voix la Providence qui avait permis à Hitler d'échapper à l'attentat.

Mais, par la suite, le Führer du parti dut réfléchir profondément. Le départ prématuré de Hitler était pour le moins étrange. Les personnes inculpées comme auteurs de l'attentat ne furent jamais jugées. Est-ce que cette machine infernale n'était pas plutôt destinée par Himmler à Hess ?

La presse allemande avait proclamé que « Hess était la conscience du parti ». Les événements devaient bientôt démontrer que cette « conscience » était bien troublée.

Hess jouissait de trop d'autorité. En 1940, Hitler lui avait conféré le pouvoir suprême sur n'importe quel membre du parti, excepté Hermann Gœring. Ses décisions avaient force de loi, et seul un recours auprès du Führer en personne pouvait les infirmer.

Les rivaux de Hess jurèrent de l'écarter. On ne sait pas au juste s'ils le perdirent dans l'estime du Führer, ou bien si après leurs machinations ce fut Hess qui commença à douter de Hitler.

A tout ceci vint s'ajouter le malaise ressenti par Hess à la suite du pacte germano-soviétique. Cet homme avait été pendant toute sa vie l'ennemi acharné du bolchevisme. Malgré la politique d'amitié dont Berlin faisait preuve à l'égard de Moscou, le second Führer ne put jamais se résigner à renier, même momentanément, ses précédentes convictions.

SAUVER LE PARTI

Un mois après l'atterrissage forcé de Hess en Ecosse, paraissait en Grande-Bretagne un ouvrage intitulé « Qui a envoyé Hess? ». L'auteur, James Murphy, avait vécu pendant plus de dix ans en Allemagne, où il avait occupé un poste officiel au service du ministère de la Propagande. Voici quelles sont ses conclusions au sujet de cette affaire.

Lorsque la doctrine nationale-socialiste triompha en Allemagne, de nombreux Allemands résidant à l'étranger l'adoptèrent avec enthousiasme. A leur retour dans le Reich, ils se mirent à la disposition de Hitler, et furent parmi les plus chauds partisans du nazisme. Certains arrivèrent à occuper des charges importantes au sein du parti.

Le retour de ce contingent apporta un élément nouveau, qui manquait totalement dans la structure dirigeante du nazisme: la connaissance du monde extérieur. Hitler, Himmler, Gœbbels, Gœring et beaucoup d'autres chefs allemands n'avaient jamais séjourné à l'étranger. Les nazis « importés » essayèrent de donner aux autres une plus juste notion des choses dans le cadre d'une vision universelle de la situation. Mais les « nazis indigènes » ne voulurent point les entendre. Ils en savaient suffisamment. N'avaient-ils pas lu les livres ? Gœbbels, un homme instruit pourtant, était fermement convaincu de la décrépitude dans laquelle croupissait l'Empire britannique. Psychologiquement, les Allemands sont «Weltfremden», c'est-à-dire isolés du reste du monde.

Ces considérations entrent dans une large mesure dans la mission dont Hess fut chargé. Hess jouait, dans l'organisation du parti, un rôle plus étendu que celui de Hitler lui-même. Il était antibolchevik et antisémite longtemps avant l'entrée en lice de son maître. On peut l'appeler le précurseur du national-socialisme. La construction et la consolidation de l'édifice nazi ont été les buts de sa vie. On peut en déduire qu'à coup sûr, en cas de désagrégation intérieure, le principal souci de Hess aurait été de sauver à tout prix le parti. Car, en véritable mystique, Hess a toujours eu foi en cette doctrine, il a toujours été convaincu que l'idéologie nazie avait été suggérée par la Providence pour sauver non seulement l'Allemagne, mais le monde entier.

Mais Hess connaissait le monde. Hitler ne connaissait que l'Allemagne. M. Murphy tient d'une source directe que lors de l'avance allemande dans le pays sudète, Hess conseilla à Hitler d'aller un peu moins fort. Plus antisémite que le Führer lui-même, il se rendit compte de la déplorable répercussion qu'avaient eue dans le monde les progromes de novembre 1938.

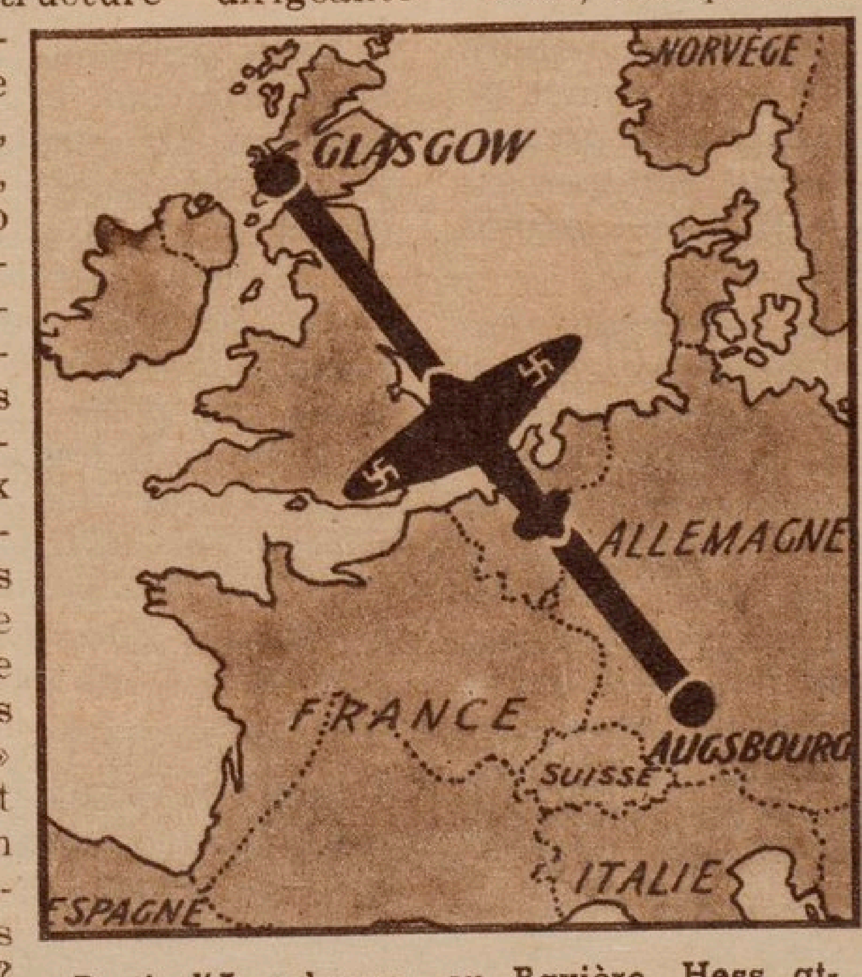
Dans l'entourage de Hess se trouvaient d'autres Allemands qui savaient considérer la réalité en face. A plus d'une reprise, Hitler reçut des avertissements quant à la puissance des deux grandes démocraties anglo-saxonnes. Mais les nazis locaux, et Hitler en premier lieu, s'en tenaient à leur idée fixe.

La continuation de la guerre par la Grande-Bretagne, après l'effondrement de la France, l'entrée en lice des Etats-Unis, furent autant de signes significatifs pour les éléments du parti venant de l'étranger. Ils comprirent que leur cause était perdue et devinrent les champions de la paix immédiate. Seulement, les propositions de paix devaient être faites de façon à ce que le régime pût subsister. La presse allemande de 1941 refléta d'une façon significative cet état d'esprit. « L'Angleterre, malgré toutes les défaites qu'elle a essuyées, écrivait le « Munich Post », est le seul pays qui peut actuellement décider si le monde retrouvera la paix, ou bien s'il faudra continuer la guerre.»

Peut-on trouver une reconnaissance plus catégorique du fait que les victoires allemandes les plus retentissantes ne peuvent terminer cette guerre ? Cette façon de s'exprimer est d'autant plus significative que la presse allemande est entièrement soumise à un sévère contrôle de la part du gouvernement.

GŒRING PREPARE L'ATMOSPHERE

Au moment où Hess, nanti des instructions de son chef, s'apprêtait à aller accomplir sa mission, Gœring décidait, en vue de créer une atmosphère plus favorable aux négociations escomptées, de recourir, avec une intensité accrue, à la destruction. Et ce fut la série dramatique de bombardements sur la Grande-Bretagne, qui commença au début de mai de l'année dernière, et dont le point culminant fut le raid sauvage exécuté sur Londres par la Luftwaffe, le 10 mai 1941, au moment même où l'avion solitaire de Hess survolait la côte écossaise. Le bombardement du Parlement, de l'abbaye de Westminster, du British Museum, des quartiers populeux de la capitale britannique, devait, d'après la mentalité nazie, frapper les Anglais de terreur et les mettre dans un état idéalement réceptif à l'égard des propositions de Hess. Toute l'affaire Hess avait donc été manigancée depuis des mois, avec l'approbation de Hitler qui a toujours eu une prédilection pour les manifestations au caractère wagnérien. C'était le premier pas d'une offensive de paix, et sans aucun doute Hitler y joua un rôle actif.

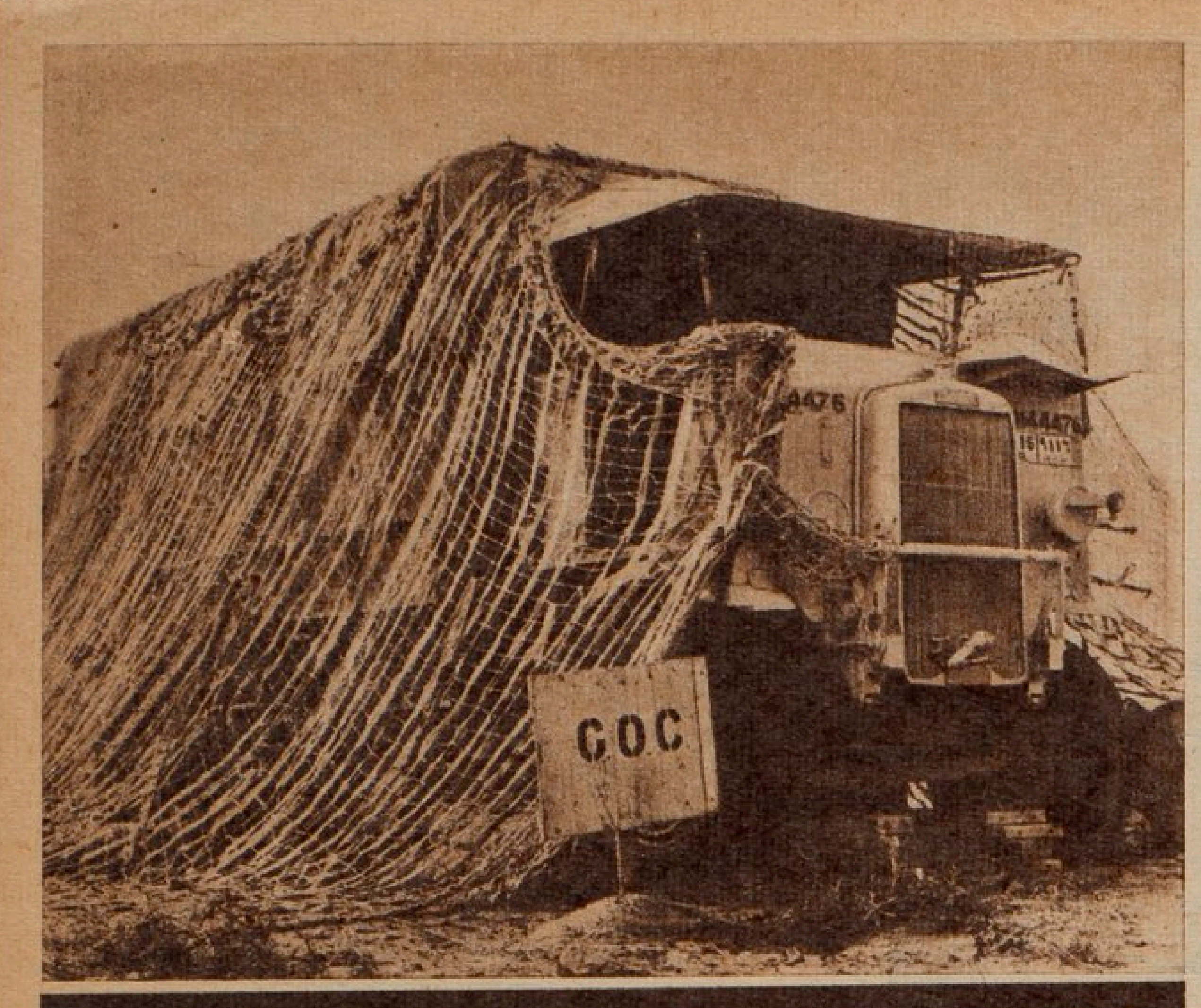


Parti d'Augsbourg, en Bavière, Hess atterrissait quelques heures après près de Glasgow.

Hess est venu en Grande - Bretagne pour sauver le parti national-socialiste, sa création, son œuvre. Il fut poussé par le désespoir de gagner jamais la guerre, et la crainte d'une opposition grandissante en Allemagne même.

On constate que toutes les suppositions au sujet de l'affaire Hess sont basées sur des faits tangibles, et qu'il est difficile de les repousser tant que la vérité n'aura pas éclaté.

Cette vérité, nous l'apprendrons sans doute un jour, mais après que la guerre sera terminée et que l'Allemagne aura été battue. Alors, nous saurons pourquoi, il y a un an, Rudolf Hess abandonna une position exceptionnellement brillante dans son pays, pour venir se mettre sous le régime des prisonniers de guerre.



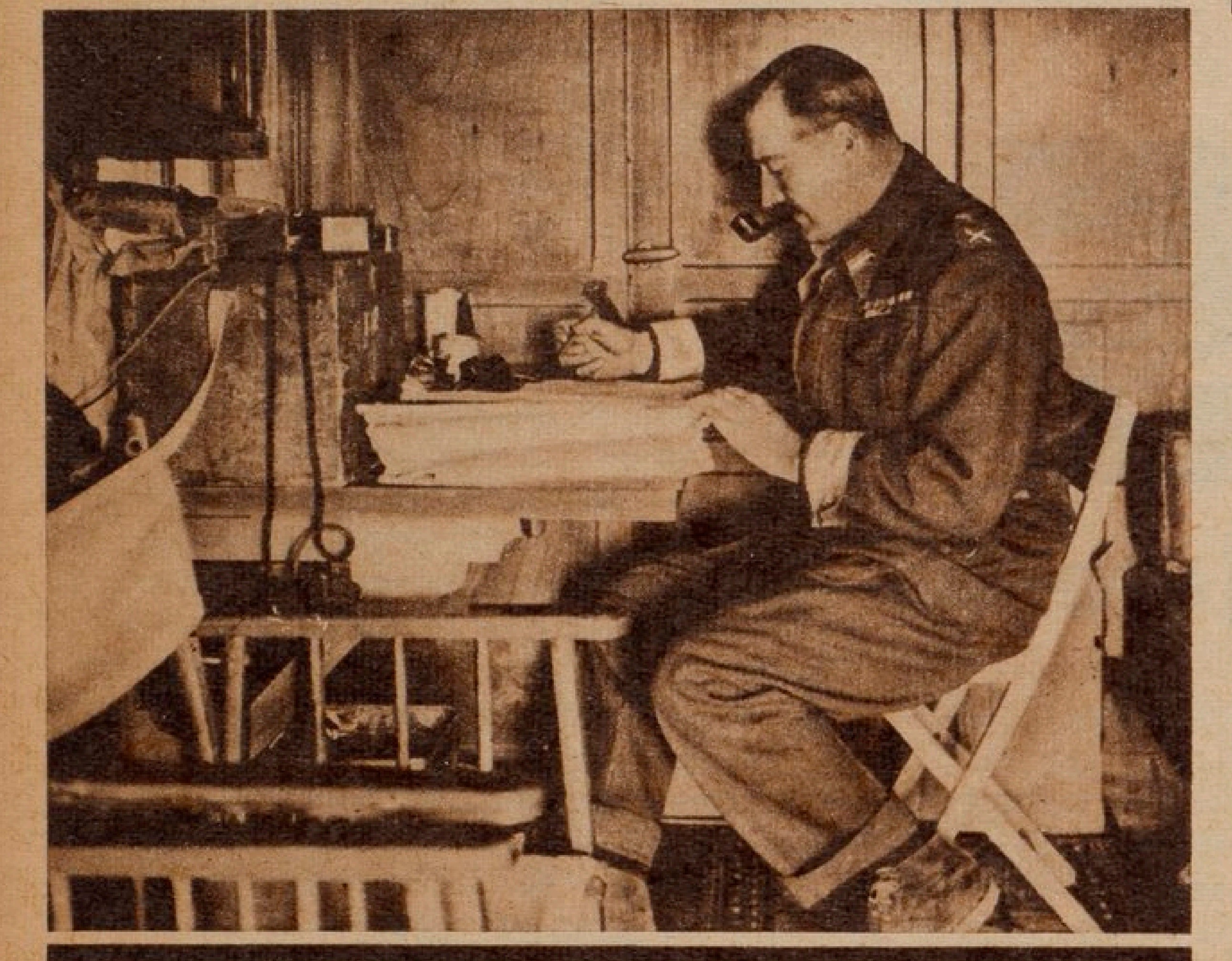
Un simple panneau, placé devant un camion recouvert de filets, marqué des lettres G.O.C., indique le « bureau ».



Le général, sur l'escalier de sa roulotte, devise avec un officier.

Ritchie

général du désert



Dans son bureau roulant, le général Ritchie établit des plans.

par F.G.H. SALUSBURY

Correspondant de guerre du « Daily Herald »

Voici une description du commandant de la Huitième Armée tel qu'il est apparu à un de nos meilleurs journalistes du désert, F.G.H. Salusbury. Celui-ci a dépouillé un instant sa personnalité propre pour voir le général avec les yeux de l'Anglais moyen dont l'humour caractéristique se manifeste çà et là. On y discerne aussi un sentiment d'admiration affectueuse.

C'est un grand homme à l'allure massive — le chef d'une équipe de travailleurs l'engagerait à première vue — et en pleine forme. Son nom est Ritchie. Il commande la Huitième Armée dans le désert occidental.

Nous imaginerons que nous lui rendons une visite à son quartier-général dans le désert et nous commencerons par nous dire que nous sommes sur le point de rencontrer un général qui est exceptionnellement jeune par rapport à la situation qu'il occupe, mais devrons-nous affirmer qu'il est de première jeunesse ? Ritchie aura 45 ans cette année et il gagna le D.S.O (Distinguished Service Order) pendant la dernière guerre. Cette décoration lui avait été remise par le regretté duc de Connaught.

L'homme mesure près d'un mètre quatre-vingt-deux de long et il est large en proportion. Il paraît légèrement plus âgé qu'il n'est, peut-être à cause de ses cheveux gris qui sont nettement prédominants au sommet de la tête. Il a des paupières lourdes, son nez fort donne une impression de puissance, sa moustache est abondante et sombre et il semble inséparable de sa pipe.

Nous nous dirons aussi, comme nous nous approcherons de son camion résidentiel, où il s'est installé, que Ritchie joignit le Black Watch en venant de Sandhurst, que ses décorations (jusqu'ici) sont le C.B.E., le D.S.O., le M.C., que c'est un officier de l'Ecole militaire et que son grade est celui de colonel, bien qu'il commande la Huitième Armée avec le grade subsidiaire de lieutenant-général.

IL VIT DANS UN CAMION

Nous voyons maintenant devant nous un gros camion avec une petite échelle au-dessous de la porte arrière. Ce camion se trouve quelque part dans le désert, entouré de broussaille et de sable. Il est recouvert de filets de camouflage et, tout à côté, un petit écriteau planté en terre porte cette brève notice : « G.O.C. » (General Officer Commandant).

Nous grimpons sur l'échelle et nous nous trouvons tout d'un coup dans la demeure du général. Sur la droite se trouve un canapé qui peut être transformé en lit. A gauche sont des chaises et un petit secrétaire portant un téléphone et, pour seul ornement, une photographie de Mme Ritchie. Droit devant nous, une porte qui mène à un cabinet de toilette. Il n'y a rien d'excessivement simple dans ce bureau-domicile sur roues, ni d'excessivement luxueux. Peut-être avons-nous ici une des caractéristiques essentielles de Ritchie — un général qui est extraordinairement normal.

Considérez ses vêtements. Quelques remarquables fantaisies vestimentaires ont été produites par le désert. Une petite veste à longs poils, aux tons délicats, une veste en peau de mouton en noir et blanc, et la plus riche collection de pantalons de velours de coton à côtes, en beige et en gingembre.

Mais Ritchie a toujours été aussi simple dans son habillement que son rang le permet. Il n'affecte aucune bizarrerie vestimentaire. Il est toujours correct et normal : l'uniforme de bataille et une chaude veste anglaise en hiver, une chemise kaki en été.

Le général se fait un devoir de tout contrôler par lui-même et il entreprend continuellement des tournées d'inspection dans les positions avancées où sa simplicité se manifeste par les entretiens amicaux qu'il a avec ses soldats. C'est pendant ces tournées, qu'il effectue à pied, que sa vigueur s'affirme parfois d'une manière déconcertante, car il essouffle la plupart de ses compagnons.

Il travaille tard et se lève de bonne heure. Tout de suite après le repas du soir, il se retire dans son bureau, s'assoit à sa table et se penche sur ses problèmes. Il arrive souvent qu'il ne termine pas sa tâche après minuit, mais il est toujours debout à 6 heures 30 et presque toujours il fait une promenade, d'habitude tout seul, avant le petit déjeuner.

Pour tout dire, ajoutons qu'il mange bien — c'est ce qu'on peut appeler une bonne fourchette — et un bon repas lui fait toujours plaisir. Il boit du whisky. Dans sa jeunesse, qui n'est pas si lointaine, il était un excellent joueur de cricket et il n'est pas moins bon au golf. Une fois, il se battit au fleuret pour l'équipe écossaise contre les Etats-Unis.

Ritchie n'est pas l'homme avec qui l'on peut facilement converser et il n'est pas prodigue de louanges. De plus, il est très timide devant les photographes. Les clichés qui illustrent cet article doivent lui avoir coûté plus d'une émotion.

La carrière militaire de Ritchie offre une particularité enviable. Il a collaboré avec quatre de nos plus fameux généraux — Dill, Brooke, Wavell et Auchinleck — et il a été hautement apprécié par eux. Il était avec Dill en Palestine, brigadier d'état-major avec le second corps de Brooke en France, et chef-adjoint de l'état-major général avec Wavell qui le transmit à Auchinleck. Dernièrement, il fut chargé par Auchinleck, avec un préavis de douze heures, d'assumer le commandement de la Huitième Armée. C'était une formidable responsabilité, mais elle ne l'ébranla pas du tout. Il bourra simplement sa pipe, comme vous l'auriez imaginé, remplit de nouveau sa blague à tabac et partit.

S'il a une phobie, elle peut être résumée en un mot : « Transport ». La vue d'un camion mal conduit, cahotant et grinçant, peut le jeter dans un état de rage folle. Et cette attitude témoigne, aussi bien que n'importe quelle autre, de sa profonde connaissance des conditions du désert.



Le général Ritchie est ce que l'on appelle une bonne fourchette, ce qui, d'ailleurs, fait grand plaisir à son « chef ».



En route pour un vol d'entraînement. Les cadets marchent en file indienne vers leurs appareils.



Entre deux cours, les aspirants-aviateurs examinent une bombe explosive.

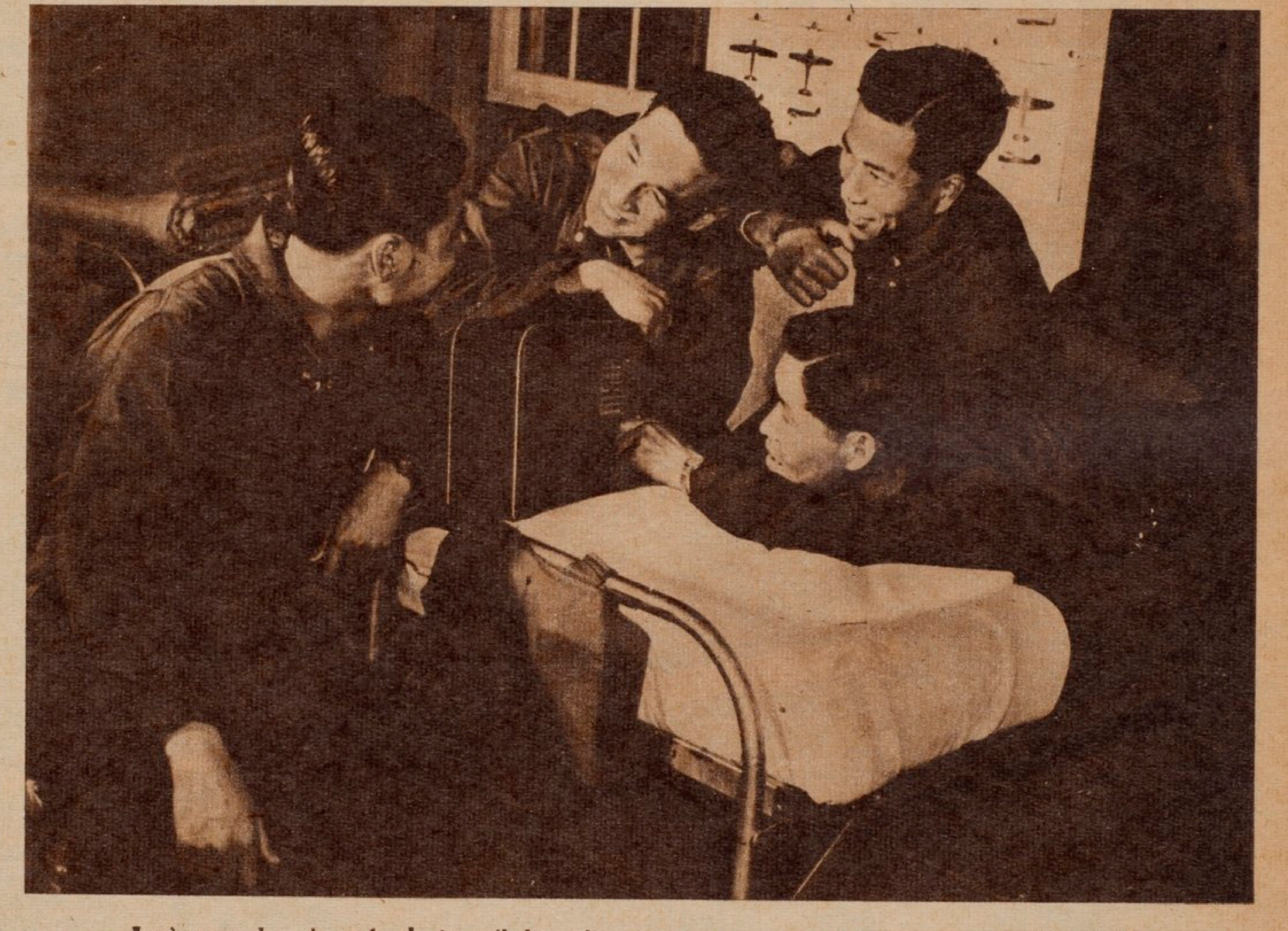


Autour de leur instructeur, quelques cadets écoutent un cours de stratégie aérienne.

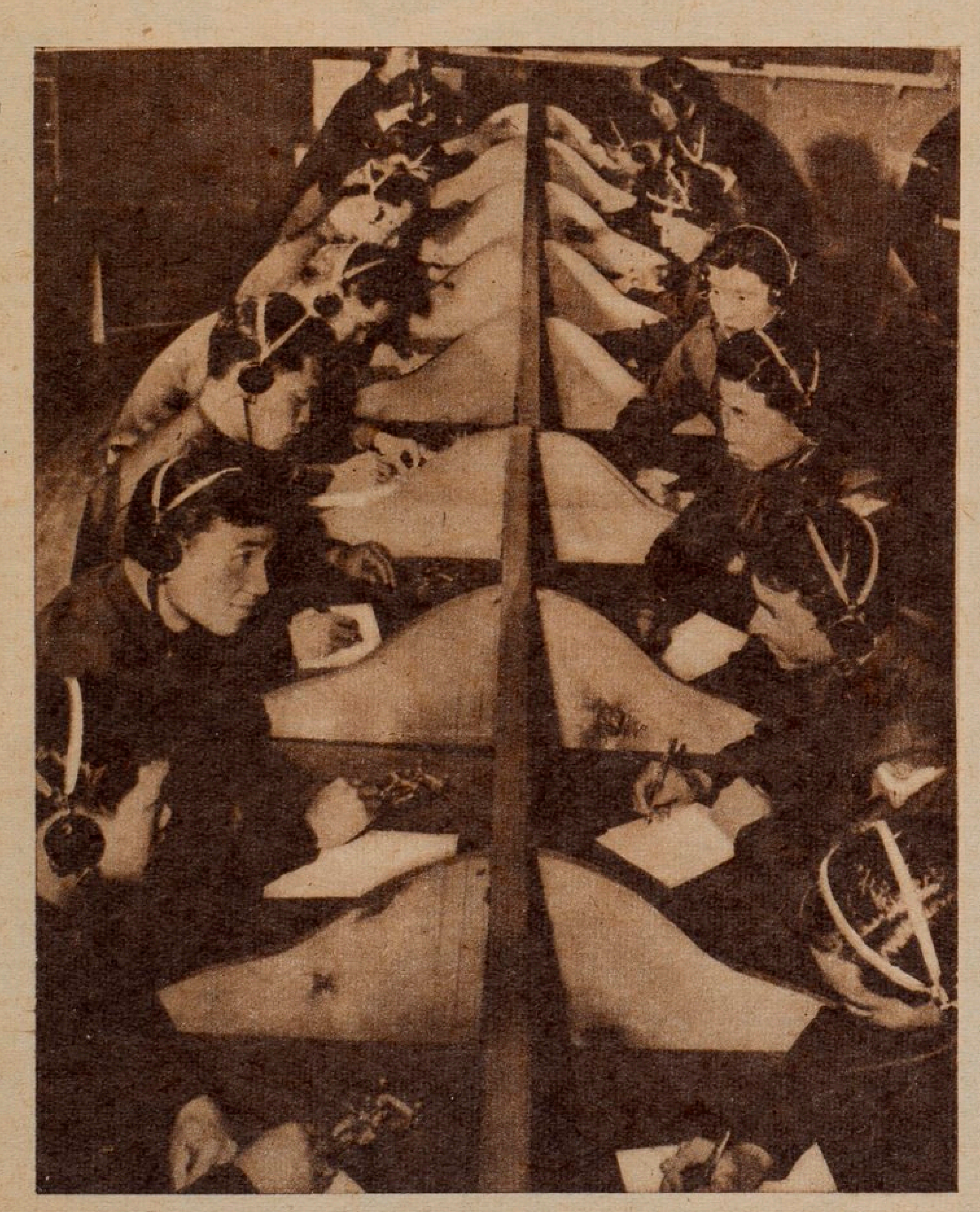
LES AILES CHINOISES

EN AMÉRIQUE

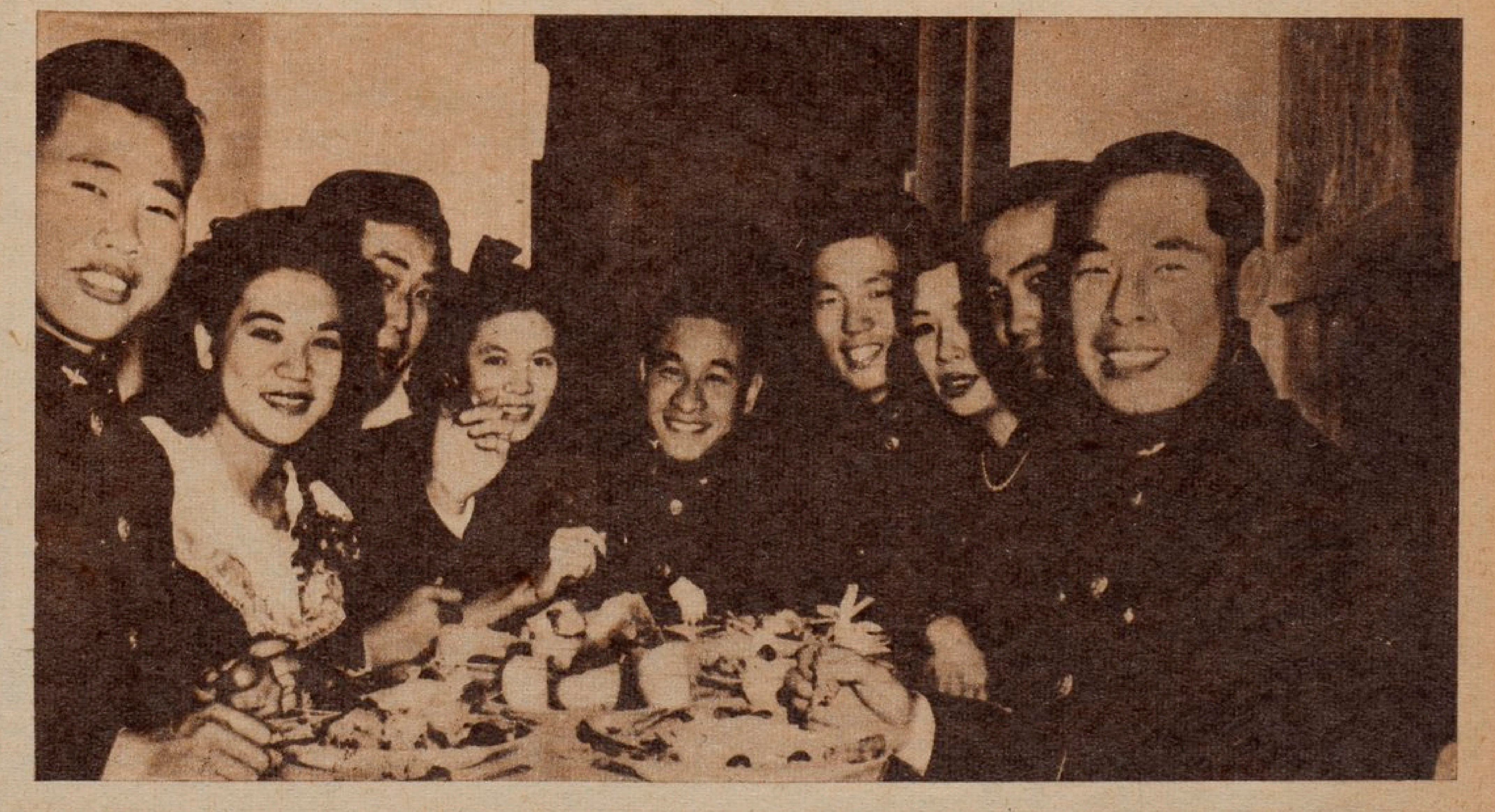
Des cadets de l'aviation chinoise s'entraînent aux Etats-Unis, à Thunderbird Field, selon les méthodes américaines les plus modernes. Avec une fougue juvénile et une foi ardente dans la victoire finale, ils sont tous animés du feu sacré. Aspirants-chasseurs, bombardiers et parachutistes, ils sauront montrer aux Japonais la valeur des ailes chinoises.



Après une dure journée de travail, la radio vient apporter aux cadets un dérivatif agréable.

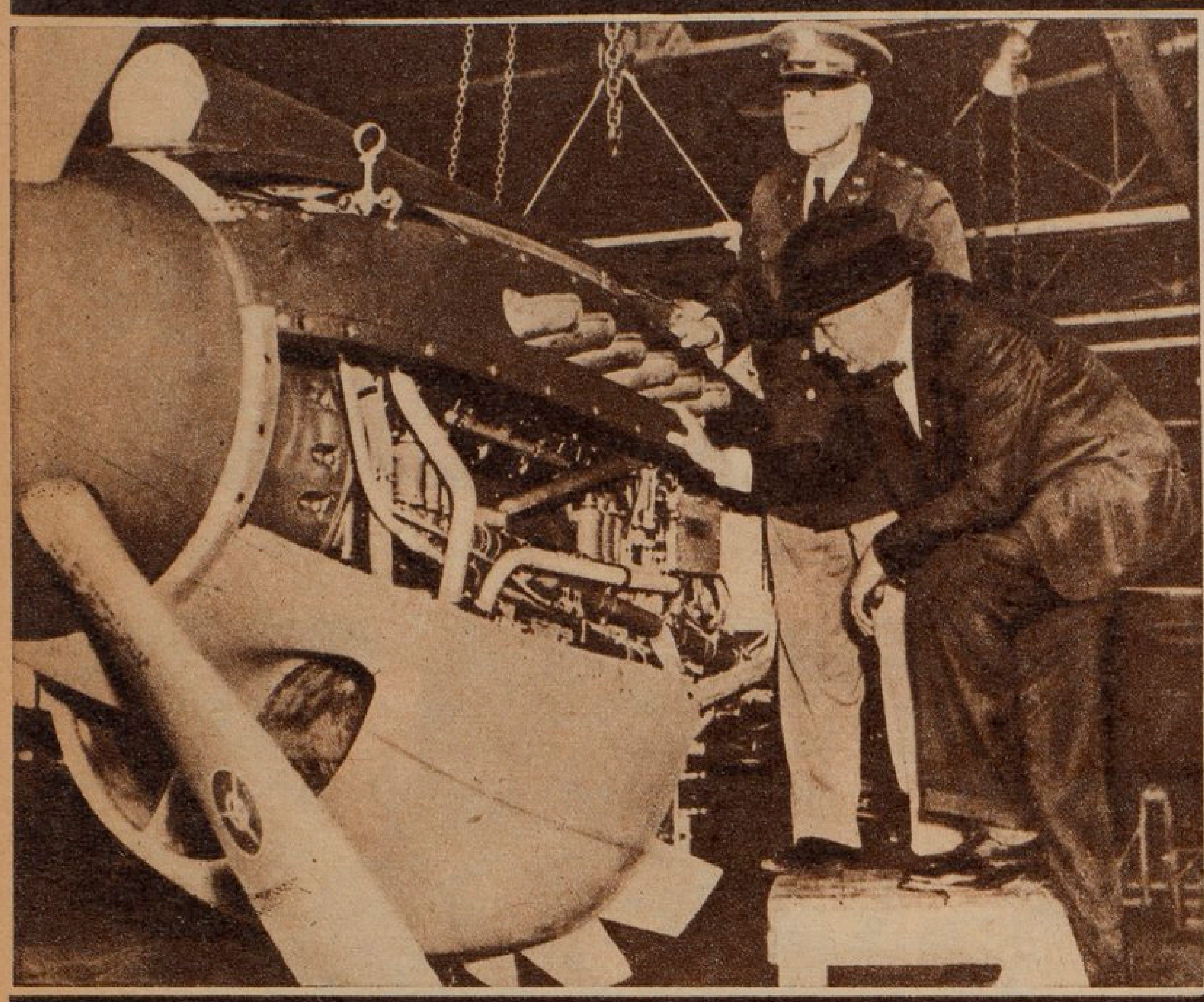


La radio et le code Morse jouent un rôle important dans l'entraînement des cadets de l'aviation chinoise. Les voici prenant des notes au fur et à mesure des instructions qui leur sont transmises.



Les élèves-pilotes chinois prennent part à une réception organisée en leur honneur par des résidents chinois de Phœnix (Arizona).

185.000 Avions



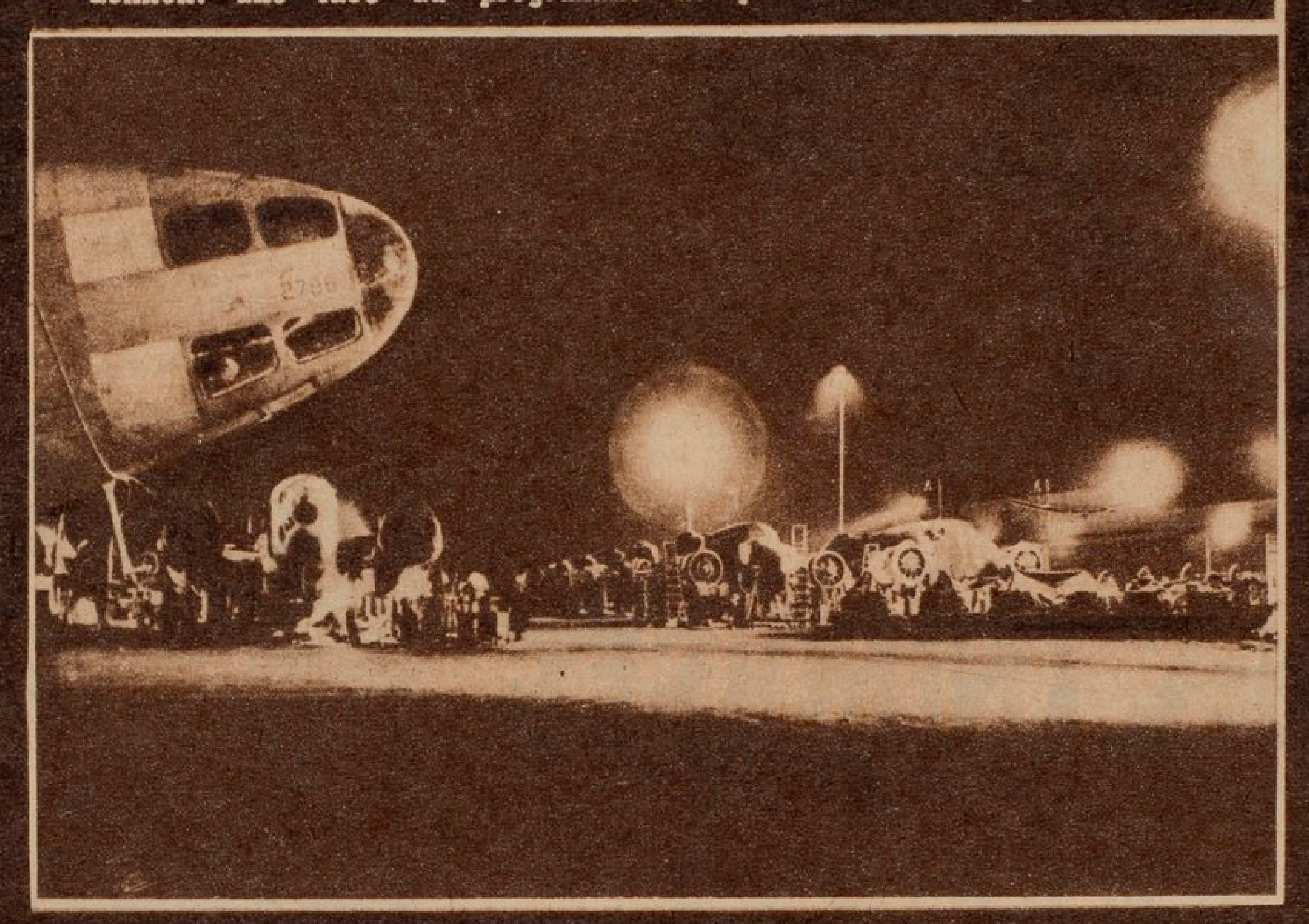
Le lieutenant général H.H. Arnold (debout), chef des forces aériennes des Etats-Unis, et le lieutenant général William Knudsen inspectent le moteur d'un chasseur Allison dont plusieurs milliers ont été livrés à l'Angleterre.



Les moyens de production de l'aviation américaine sont incommensurables. Des superficies immenses sont recouvertes de bombardiers en série qui donnent une idée du programme de production tracé par Roosevelt.



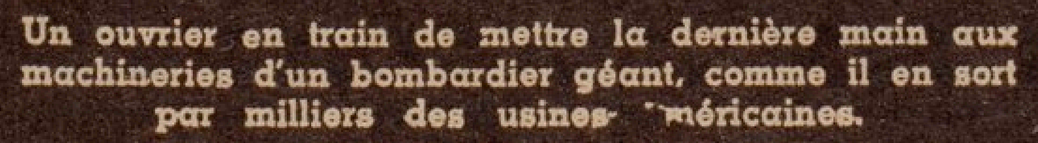
Des pilotes écoutent les dernières instructions qui leur sont données avant de prendre leur envol pour des manœuvres d'entraînement.



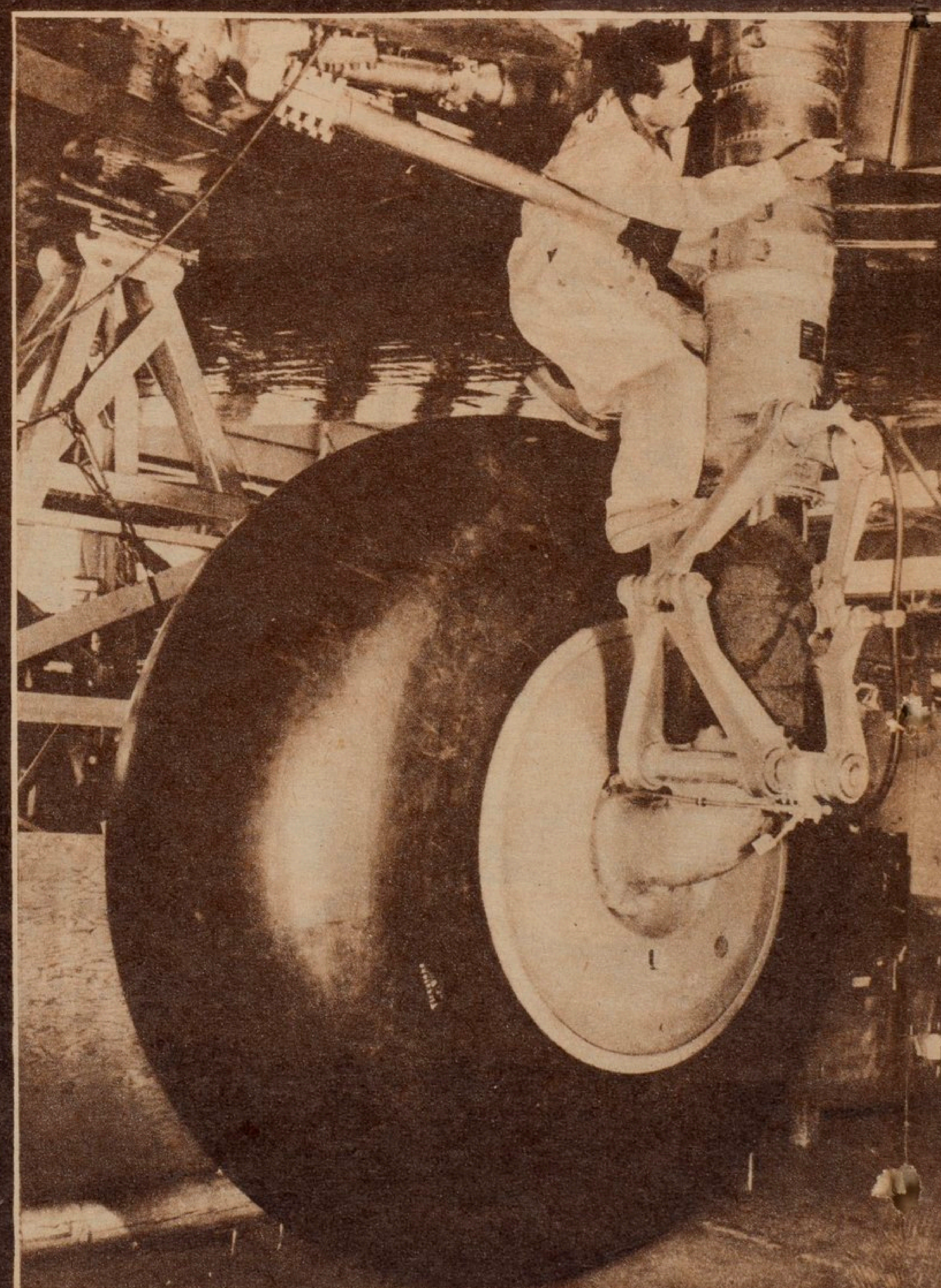
Sur une région de la côte est, et sous la lumière d'immenses faisceaux lumineux, quantité de bombardiers sont prêts à prendre leur envol.

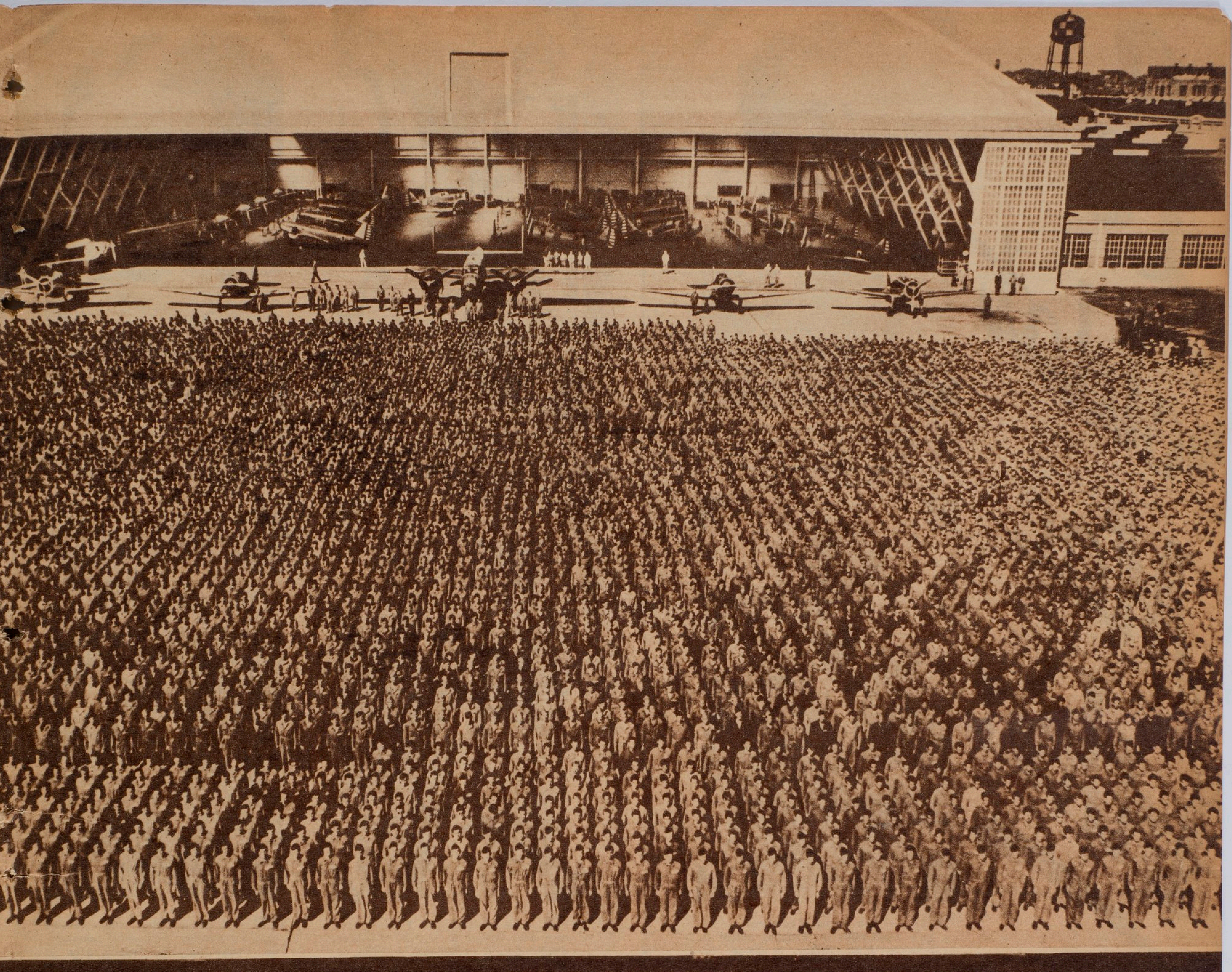


Des centaines d'ingénieurs et dessinateurs, occupés à tracer les plans de nouveaux modèles d'avions sortis des bureaux de recherches américains. Cette immense salle fait partie d'une usine de bombardiers.



Un ouvrier en train de mettre la dernière main aux machineries d'un bombardier géant, comme il en sort par milliers des usines américaines.





Une vue typique de pilotes américains massés devant un hangar, telle qu'on en voit un peu partout à travers les différents centres des Etats-Unis.

LES ETATS-UNIS PREPARENT UNE PUISSANTE ARMADA AERIENNE

« Nous devons accroître le rythme de notre production d'avions si rapidement qu'en cette année 1942, nous puissions produire 60.000 appareils, 10.000 de plus que le chiffre que nous nous étions fixés il y a un an et demi. Celui-ci comprend 45.000 avions de combat, bombardiers, bombardiers en piqué et avions de reconnaissance. Le rythme de cette production sera accéléré de telle sorte qu'en 1943, nous aurons construit 125.000 avions, y compris 100.000 appareils de combat. »

FRANKLIN D. ROOSEVELT

6 janvier 1942.

Quand le président Roosevelt lut ce message devant le Congrès, moins d'un mois après l'attaque contre Pearl Harbour, il lança en quelque sorte un véritable défi à l'industrie américaine.

Aujourd'hui, quelques mois seulement après le message présidentiel, non seulement les avions sortis des usines satifont les exigences du Département de la Guerre, mais ils devancent aussi le programme établi pour les chiffres fixés. Les usines d'aviation qui fonctionnaient déjà ont doublé ou triplé leur production d'il y a une année. Les autres usines qui n'existaient l'hiver dernier que sur les plans des ingénieurs sont maintenant en pleine activité. Nombre d'entreprises qui travaillaient pour la demande privée ont changé maintenant leur orientation et, au lieu de produire par exemple des automobiles, se sont consacrées aux nouveaux besoins en construisant des bombardiers en série.

ORGANISATION GIGANTESQUE

Mais quelle est cette extraordinaire industrie aéronautique dont les résultats impressionnants ont déjà justifié une telle confiance ? C'est une grande organisation complexe, aux multiples phases coordonnées, divisées elles-mêmes en des centaines de catégories distinctes, s'étendant à travers tout le continent américain d'un océan à l'autre.

C'est un million d'ouvriers spécialisés travaillant nuit et jour le long des ateliers de montage, dans une centaine de centres industriels.

C'est un autre million d'hommes travaillant dans d'énormes usines à la fabrication de viseurs, d'instruments de navigation, de canons, de matériel de blindage, d'aluminium, d'acier.

C'est le feu ardent des fourneaux électriques des usines de Tennessee Valley, les infernales forges d'acier de Pensylvanie, les marteaux-pilons et les étincelles jaillissant en gerbes des pièces à souder.

Mais plus que tout cela, c'est la main-d'œuvre admirable d'une nation résolue, les milliers d'hommes qui se rassemblent à la porte des usines aux heures de relève, et dont les mains adroites transforment des pièces de métal en de puissantes machines...

Détroit, Michigan, capitale de l'industrie mondiale automobile en temps de paix, est maintenant le centre de l'effort de guerre américain, une espèce de symbole de la colossale machine qui est consacrée aujourd'hui à la seule tâche de produire les ailes de la victoire. La production des autos privées a cessé. Détroit ne travaille plus que pour la guerre totale.

Ce changement d'orientation est du reste général. Ce qui se passe dans les usines Ford a lieu également sur le même rythme dans les usines de la General Motors, de Chrysler, de Hudson et de Packard, et dans toutes les usines géantes qui ont fait de l'automobile américaine le symbole de la production en masse à travers le monde.

DEUX MILLIONS DE PILOTES

Pour employer cette vaste armada aérienne, l'aviation des Etats-Unis aura un personnel de deux millions d'hommes, ce qui représente les 3/5 de la population totale de la Norvège. Au moins, 150.000 d'entre eux seront des pilotes de combat. La moitié entrera en service vers la fin de 1942. En outre, la marine projette de former 30.000 cadets de l'aviation navale annuellement.

Avant même l'attaque nippone sur Pearl Harbour, un programme avait été tracé pour entraîner une armée aérienne de 400.000 hommes devant être prête vers le 30 juin 1942. L'objectif actuel n'englobe que les hommes nécessaires au pilotage, à la navigation, aux combats et à l'entretien des 185.000 avions que l'armée possédera à la fin de 1943. Des mesures supplémentaires sont déjà adoptées pour faire face aux demandes futures.

La nation a un vaste réservoir de jeunes gens passionnés pour l'aviation. Au début de la guerre, elle avait 220.000 hommes déjà en service. Par la suite, elle eut 75.000 pilotes immédiatement disponibles qui avaient gagné leurs brevets sous le programme d'entraînement des pilotes civils.

Mais, quelques heures après que les Etats-Unis eussent été attaqués, ce fut une véritable ruée vers les bureaux de recrutement aérien.

LES MEILLEURS AVIONS

L'Amérique a les avions et elle a les hommes pour les piloter. Quelle sorte de combinaison de combat cela donnera?

La réponse a déjà été glorieusement écrite dans les airs au-dessus des fronts de guerre du Pacifique. Chaque nouvelle information confirme que les escadrilles américaines de plus en plus nombreuses ont les meilleurs avions du monde et qu'elles savent les employer.

Le Curtiss P-40- D, surnommé «Kittyhawk» par la R.A.F., a été jugé supérieur à tous les autres types d'avions de chasse dans le Moyen-Orient. Les premiers modèles de la série des P-40, utilisés par les volontaires américains défendant la route de la Birmanie et Rangoon, abattirent 131 appareils ennemis en six semaines, ne perdant que trois avions.

Les «forteresses volantes» Boeing et les Consolidated «Liberators» sont les seuls bombardiers lourds à long rayon d'action, dans le monde, capables de voler efficacement à des altitudes supérieures à 20.000 pieds. Ils transportent des tonnes de bombes en se mettant hors d'atteinte des avions de chasse et du rayon de tir des batteries antiaériennes.

Des avions de première qualité en quantités écrasantes, voilà ce qui caractérisera l'armada aérienne des Etats-Unis. Et il est significatif que les plans de production d'avions américains comportent tant de bombardiers. Car les bombardiers lourds à long rayon d'action constituent une arme essentiellement offensive. Ils porteront la guerre en territoire ennemi.

Par milliers et dizaines de milliers, les avions sortent des usines, pilotés par une armée dix fois supérieure à leur nombre de jeunes Américains dynamiques et audacieux. Ce sont ces machines et ces hommes qui sont en train d'établir la suprématie aérienne pour les Etats-Unis, élément décisif de la victoire prochaine.





Le général Arthur Mac Arthur, père du général Douglas Mac Arthur. Il fut autrefois gouverneur des Philippines et sut inculquer à son fils des principes de courage et de vaillance.



1900 — Douglas Mac Arthur en uniforme militaire, aux côtés de sa mère, alors qu'il poursuivait ses études à l'Académie militaire de West Point.



1903 — Déjà lieutenant, le jeune Douglas promettait de poursuivre une carrière brillante dans l'armée. On peut dire qu'il a tenu ses promesses.



1917 — Ses actes d'héroïsme, alors qu'il combattait en France, valent à Douglas Mac Arthur le grade de brigadier général.



1918 — Le général John Pershing décore Mac Arthur à la suite d'actions d'éclat durant la fameuse bataille de Château-Thierry (France).



1930 — Le général Mac Arthur, devenu chef d'état-major de l'armée américaine, s'entretient amicalement avec le président Roosevelt à Washington.

LE LIEUTENANT MAC ARTHUR A L'EPREUVE

Le sous-lieutenant Mac Arthur est sur la sellette. Un terrible colonel, entouré d'une demi-douzaine d'officiers supérieurs aux visages impénétrables, fait subir au jeune homme, frais émoulu de l'Ecole des Cadets de West Point, la torture d'un examen de stratégie.

Et voici le problème qui est posé à Mac Arthur :

« Supposons que vous ayez à défendre un port situé dans une grande baie. Vous disposez des effectifs nécessaires pour établir dans la région avoisinante de la côte des points fortifiés qui vous permettront de tenir tête à l'assaillant. Dites-nous en détail de quelle façon vous disposerez vos défenses. »

Le sous-lieutenant ne possède aucun bagage expérimental. Mais il a étudié à fond ses traités de stratégie et de tactique. Confiant dans sa mémoire, il se laisse aller à un long exposé, tiré des livres sur lesquels il a passé ses nuits.

La commission d'examen écoute, impassible, le développement du jeune homme. Puis, chacun à son tour, les examinateurs commencent l'attaque. L'un lance une brigade d'infanterie à l'assaut de telle position dressée par Mac Arthur. L'autre déclenche un tir de barrage de l'artillerie de campagne. Mac Arthur déplace un bataillon et l'envoie renforcer la garnison d'une position affaiblie. « Je regrette, dit le colonel, mais ces effectifs ont été déjà retirés par le quartier général qui les a dirigés sur un autre front. » Chaque fois qu'il pense faire appel à une force, Mac Arthur se voit, par la volonté de ses examinateurs, privé de cet appui. En un clin d'œil, ses tortionnaires ont démoli tous les points de résistance qu'il a édifiés avec tant d'application.

Evidemment, le but de l'examen est de constater les réflexes du jeune officier devant une situation extrêmement délicate. Après avoir démoli les défenses une heure durant, le colonel dit à sa victime : « Et maintenant, Mac Arthur, il vous reste quelques heures avant que l'ennemi ne déclenche une attaque générale. D'autre part, sa flotte est en vue de la côte et elle s'apprête à pénétrer dans la baie. Que faites-vous ? »

Le sous-lieutenant Mac Arthur réfléchit quelques secondes, puis il plante ses yeux clairs dans ceux du colonel : « Eh bien, Sir, il ne me reste que deux choses à faire. En premier lieu, j'ordonne la réquisition de tous les peintres d'enseigne de mon secteur. Je les invite à me préparer un écriteau géant que je place à l'entrée de la baie et sur lequel un avertissement sera parfaitement visible de loin : « Attention ! Evitez l'entrée de cette baie : toute la baie est minée. » La seconde chose qui me reste à faire, c'est de m'agenouiller et de prier. Ensuite je cours à l'ennemi et me bats jusqu'à la mort ! »

•

Quelque trente-cinq ans plus tard, les caprices du sort mettaient le général Mac Arthur dans une situation semblable à celle, théorique, dans laquelle l'avaient placé ses examinateurs. Mais cette fois-ci le problème se présentait avec une angoissante réalité. Mac Arthur prouva que sa réponse au comité d'examen avait été sincère.

Avec le matériel et les effectifs dont il disposait, le général Douglas Mac Arthur a fait des miracles. En premier lieu, il ne se laissa pas surprendre par l'attaque soudaine des Japonais contre les Philippines. Il avait suivi d'un œil méfiant les négociations que les Nippons avaient entreprises afin d'endormir la vigilance américaine. Il avait pris toutes ses dispositions pour faire face à l'assaut. Toutes les forces disponibles avaient été mobilisées et placées en des points où elles auraient pu donner le plus d'efficacité à la défense. A aucun moment, Mac Arthur et son armée, composée de Philippins et d'Américains, ne se laissèrent impressionner et démoraliser par les débarquements successifs des Japonais. Finalement, en maintenant ses hommes en continuel état d'alerte, en les disposant intelligemment dans chaque secteur, Mac Arthur réussit à tenir les Japonais dans l'ignorance complète de l'importance des forces terrestres et aériennes dont il disposait. Dans un pays infesté par les espions, il réussit à empêcher toute divulgation d'informations importantes.

•

UN CHEF

Lorsque la guerre éclata, il donna un ordre : « Les Philippins, hommes, femmes, enfants, à vos postes ! » L'on vit alors les indigènes, militaires et civils, gagner la jungle, prendre position, perchés sur des arbres, et mener un train d'enfer contre l'ennemi. Des guerilleros philippins se précipitèrent dans les camps japonais, chargés de grenades et de bâtons de dynamite. Ils sacrifiaient leurs vies, mais emportaient dans la mort des centaines d'ennemis.

Les Japonais rasèrent au sol des villages en bambou, massacrèrent des non-combattants. Ils ne reculèrent devant aucune atrocité pour saper à la base le moral des Philippins. Pourtant, aucun indigène ne fut impressionné par cette brutalité. On ne vit aucun de ces soldats de couleur se joindre à l'envahisseur. Car les hommes des îles ont appris à aimer, à idolâtrer un chef qui s'appelle Douglas Mac Arthur.

A aucun moment, le général ne se départit d'une franchise absolue envers la population. Bien que Manille eût été déclarée ville ouverte, les Japonais bombardaient sauvagement la ville trois fois par jour. Du nord parvenaient des nouvelles décourageantes. Mac Arthur n'hésita pas à communiquer ces nouvelles aux habitants de Manille, déjà affectés par les raids. Quelqu'un de son entourage critiqua cette franchise poussée trop loin. Le général répondit :

— Je veux être parfaitement honnête avec mes Philippins. Je désire qu'ils sachent tout ce que je sais. Je suis convaincu que les Philippins savent « encaisser ». Je ne suis pas partisan de la politique qui consiste à nourrir la population de fausses nouvelles. Si l'on bâtit une fausse confiance, le jour où les événements apportent un démenti aux informations fallacieuses, on a définitivement perdu la confiance du peuple. Je dis la vérité. De cette façon, le jour où je pourrai affirmer que la situation s'améliore, je sais que mes hommes me croiront sans réserve.

•

UN STRATEGE

Avec une astuce presque diabolique, Mac Arthur sut faire usage du moindre avantage géologique que pouvait donner à un défenseur la structure particulière du sol de l'île de Luzon. Il suffit de consulter un atlas géographique pour se rendre compte que du golfe de Lingayen, la plaine descend en pente douce jusqu'à Manille. Seule la région au sud de la capitale, où fut installée la « ligne Mac Arthur » — à ne pas confondre avec les fortifications bétonnées employées en Europe — possède une conformation naturelle montagneuse parcourue par des rivières. Chaque point, chaque hauteur, chaque rive furent dans ce secteur exploités au maximum par la défense.

Mac Arthur prouva que ses affirmations de 1935, accueillies avec scepticisme, n'étaient pas de vains mots. Les Philippines pouvaient être tenues contre un agresseur japonais, suffisamment longtemps pour lui faire perdre des hommes par milliers, des sommes se chiffrant par des milliards, retardant la poussée nippone vers le sud au point de compromettre le succès de la guerre du Pacifique.

•

• Le 26 juillet 1940, il accepta de reprendre service dans l'armée des Etats-Unis, avec le grade de lieutenant général. Cinq mois



1916 — De passage à San-Antonio, dans le Texas, le capitaine Mac Arthur porte avec élégance l'uniforme de cow-boy du Far-West.



1941 — L'homme du jour. Le général Douglas Mac Arthur en compagnie de son ex-chef d'état-major, le lieutenant général Jonathan Wainwright.

plus tard, le président Roosevelt lui décernait sa quatrième étoile. Les Etats-Unis comptent seulement deux généraux à quatre étoiles. Douglas Mac Arthur est l'un d'eux.

● Jadis, en le voyant faire l'exercice sur le terrain de parade de West Point, un vieux sergent instructeur s'était écrié : « Voici un vrai soldat ! »

● Vrai soldat est l'appellation qui convient parfaitement à Mac Arthur. En France, pendant la guerre de 1914-18, il commandait une brigade qu'il avait créée. Armé d'une simple badine, il montait à l'assaut à la tête de ses hommes. A ceux qui lui reprochaient sa témérité, il répondait tout simplement :

— Il faut bien faire sentir aux gars que quelqu'un du quartier général est avec eux.

● Jeune lieutenant pendant la guerre hispano-américaine, il avait eu son képi emporté par une balle, un jour qu'il chargeait avec sa compagnie dans un secteur du front des Philippines. La destinée l'a poussé à plus d'une reprise vers les Philippines où son père avait déjà commandé. C'est là qu'il devait donner la preuve suprême de ses qualités.

●

UN VERITABLE SOLDAT

● Chef d'état-major de l'armée américaine, il n'hésita pas à appliquer les réformes les plus osées. C'est grâce à Mac Arthur que fut créé l'état-major de l'armée de l'air qui a donné la première poussée au développement de la puissance aérienne des Etats-Unis.

● Lorsqu'on passe en revue les points saillants de la carrière du général Mac Arthur, deux fois blessé, une fois gazé, sept fois cité au communiqué, 37 fois décoré, on ne peut que tirer la conclusion du vieux sergent instructeur de West Point :

— Voici un véritable soldat.

Mes derniers Jours A BERLIN

par ALEX DREIER

speaker de la National Broadcasting Company, qui quitta l'Allemagne à la veille de l'entrée en guerre des Etats-Unis.

L'Allemagne entière se rend compte aujourd'hui que sa cause est sans espoir. J'ai vu l'édifice élevé par la propagande nationale-socialiste craqueler de toutes parts, après que les victoires foudroyantes contre la Russie, promises par Hitler, se fussent évanouies dans le domaine de l'illusion. Au fur et à mesure que les relations entre l'Allemagne et les Etats-Unis devenaient plus tendues, j'ai constaté comment, dans l'esprit de chaque Allemand, l'incertitude de la victoire évoluait vers une conviction de la défaite.

Il y a seulement un an, je n'aurais jamais songé demander à l'homme de la rue ce qu'il pensait de Hitler ou de la guerre. Mais à la veille de l'attaque japonaise contre Pearl Harbour, l'Allemagne était minée par le désespoir, au point que les chauffeurs de taxi, les petits commerçants, et même des officiels, me faisaient part ouvertement des craintes qu'ils nourrissaient au sujet d'un désastre final.

Les nazis ont proclamé à l'univers qu'ils avaient entrepris cette guerre comme une croisade. Mais l'Allemand moyen me confia que la lutte ne continuait que par la peur: la peur des représailles de l'après-guerre.

Je fus probablement le dernier correspondant américain qui quitta l'Allemagne de Hitler. Après avoir vécu pendant deux ans à Berlin, je quittai le territoire du Reich à l'instant même où les avions japonais apparaissaient sur Pearl Harbour. Pendant plus d'un mois, je parvins à maintenir, de Suisse, d'Espagne, du Portugal, où j'ai séjourné successivement, des contacts avec l'Allemagne.

A mon arrivée aux Etats-Unis, je fus frappé par l'unité absolue du peuple américain.

Le sentiment populaire qui règne en Allemagne est exactement à l'opposé. Nous sommes optimistes ; les Allemands sont pessimistes. Nous luttons pour la victoire. Les Allemands combattent pour retarder la défaite. L'insistance de Hitler à vouloir attaquer l'U.R.S.S., malgré l'avis contraire des experts militaires, a ébranlé la confiance que le peuple avait placée dans l'infaillibilité de son Führer. Je suppose que même de nouvelles victoires ne pourront pas effacer complètement ce doute. Bien qu'il fût obligé par les circonstances de déclarer en premier la guerre aux Etats-Unis, je sais qu'Adolf Hitler n'avait aucun désir d'offrir au peuple allemand, en guise d'étrennes pour le troisième Noël de guerre, un nouvel ennemi puissant.

Un jour, quelque temps avant mon départ, j'étais accoudé au bar du Kaiserhof Hotel, à côté d'un capitaine qui était une sorte de porte-parole officiel du haut commandement allemand. Je lui offris de la bière. Une tournée suivit l'autre. Je savais par expérience que la boisson avait pour effet de lui délier la langue et de le rendre loquace.

Je désirais surtout connaître son opinion sur les revers subis par l'Allemagne en Russie.

— Alors, ça ne va pas très bien ? hasardai-je.

Le capitaine hésita, puis murmura faiblement :

— Le malheur, c'est qu'il n'y a pas de point final.

— Pas de quoi ?

— Pas de point final. Au cours de chaque campagne il en existait un. Pour la Hollande, c'était Rotterdam. Pour la France, Paris. En Angleterre, ce serait Londres. Mais en Russie où se trouve-t-il donc cet objectif définitif? Ce n'est pas Léningrad, ce n'est pas Moscou... Même si ces villes étaient prises d'assaut, ces satanés bolcheviks continueraient à combattre. Peut-être est-ce Vladivostok? fit-il en avalant la bière qui restait dans son verre.

Il ajouta avec une nuance de tristesse:

— Quand cela finira-t-il ? « Villeicht niemals » (Peut-être jamais).

Le lendemain, je me trouvais dans un appartement de Berlin, avec une demi-douzaine d'amis allemands. Nous écoutions l'émission de la radio anglaise. En considérant ce groupe si tranquille, il aurait été difficile d'admettre que ces hommes risquaient leur tête s'ils étaient surpris par la Gestapo en train d'écouter la « propagande étrangère ».

Parmi les assistants, il y avait un major-général allemand, brillant mathématicien et géologue, que je connaissais depuis quelque temps. Une semaine plus tard, il devait recevoir l'ordre de se rendre dans les régions occupées de l'U.R.S.S. Lorsque l'émission fut terminée, il me dit, en quelques phrases courtes et amères, ce qu'il pensait de ses maîtres.

— Vous croyez les haïr, me déclara-t-il sur un ton grave. Mais pour haïr vraiment ces gens-là, il faut être Allemand. Considérez un peu la situation dans laquelle ils nous ont mis. Si nous gagnons la guerre, plus que jamais nous serons leurs esclaves. Si nous perdons...

Il ne termina pas sa phrase, mais je compris à quoi il voulait faire allusion: toujours cette peur des représailles. Sur une table, à côté de lui, traînait un exemplaire de «Mein Kampf».

— Mon seul espoir, dit-il en souriant, c'est de vivre assez longtemps pour voir toutes les vitrines des libraires de la ville débarrassées de cet ouvrage malsain.

— Mais alors, demandai-je, pourquoi donc continuez-vous à obéir aux ordres des chefs nazis ?

Clignant des yeux, il me répondit :

— Je n'obéis pas à LEURS ordres. Je suis toujours un social-démocrate, mais je suis également un soldat. J'obéis aux ordres de mes officiers supérieurs. Que voulez-vous que je fasse ?

Un autre jour, je roulais dans le Tiergarten, avenue principale de Berlin, hérissée de hautes tours supportant des batteries antiaériennes. J'ai toujours eu la manie d'engager des conversations avec les chauffeurs de taxi. Cette fois-ci, je demandai au brave homme qui me conduisait ce qu'il pensait de la fuite de Hess.

Il était strictement défendu d'aborder ce sujet, mais le chauffeur ricana en se retournant à moitié sur son siège:

— Voulez-vous que je vous dise ? Eh bien, si ce taxi avait des ailes, je n'hésiterai pas un seul instant à m'envoler là-bas.

Il fredonna une petite chanson qui était sur les lèvres de tous les Berlinois. C'était une parodie de « Nous nous embarquons pour l'Angleterre ».

« Toute la nation chante la chanson,
« Nous nous embarquons pour l'Angleterre ;
« Mais lorsque quelqu'un s'embarque réellement,
« Alors on le traite de fou. »

— Fou! répéta mon chauffeur sarcastique. Si Hess était fou, comme je voudrais être également fou moi-même!

Ce même soir, après mon émission, je proposai un pari au censeur militaire de la radio allemande, un certain lieutenant Obermeyer. Je lui demandai de faire avec moi une promenade à travers Berlin. «Nous interpellerons les chauffeurs de taxi, les garçons, les vendeurs de journaux et les commis d'épicier. Nous leur demanderons ce qu'ils pensent du gouvernement. Si nous obtenons plus de cinq réponses favorables, je vous payerai cinquante marks.

Pour toute réponse, le lieutenant Obermeyer rit très fort et s'empressa de me quitter. Il est malaisé d'imaginer le scepticisme et la méfiance avec lesquels l'Allemand moyen lit les journaux ou écoute la radio.

Lorsque le colonel Moelders, l'as de guerre âgé de 26 ans, et qui comptait 115 avions ennemis abattus au cours de mille combats aériens, s'écrasa, avec un avion de transport, le 22 novembre dernier, le maréchal Gœring publia un interminable compte-rendu de la « tragédie ». Dans les colonnes des journaux, des hommages reconnaissants furent publiés à la mémoire du vaillant aviateur. Mais, dans tout Berlin, ce fut une tout autre histoire qui se répandit comme une traînée de poudre.

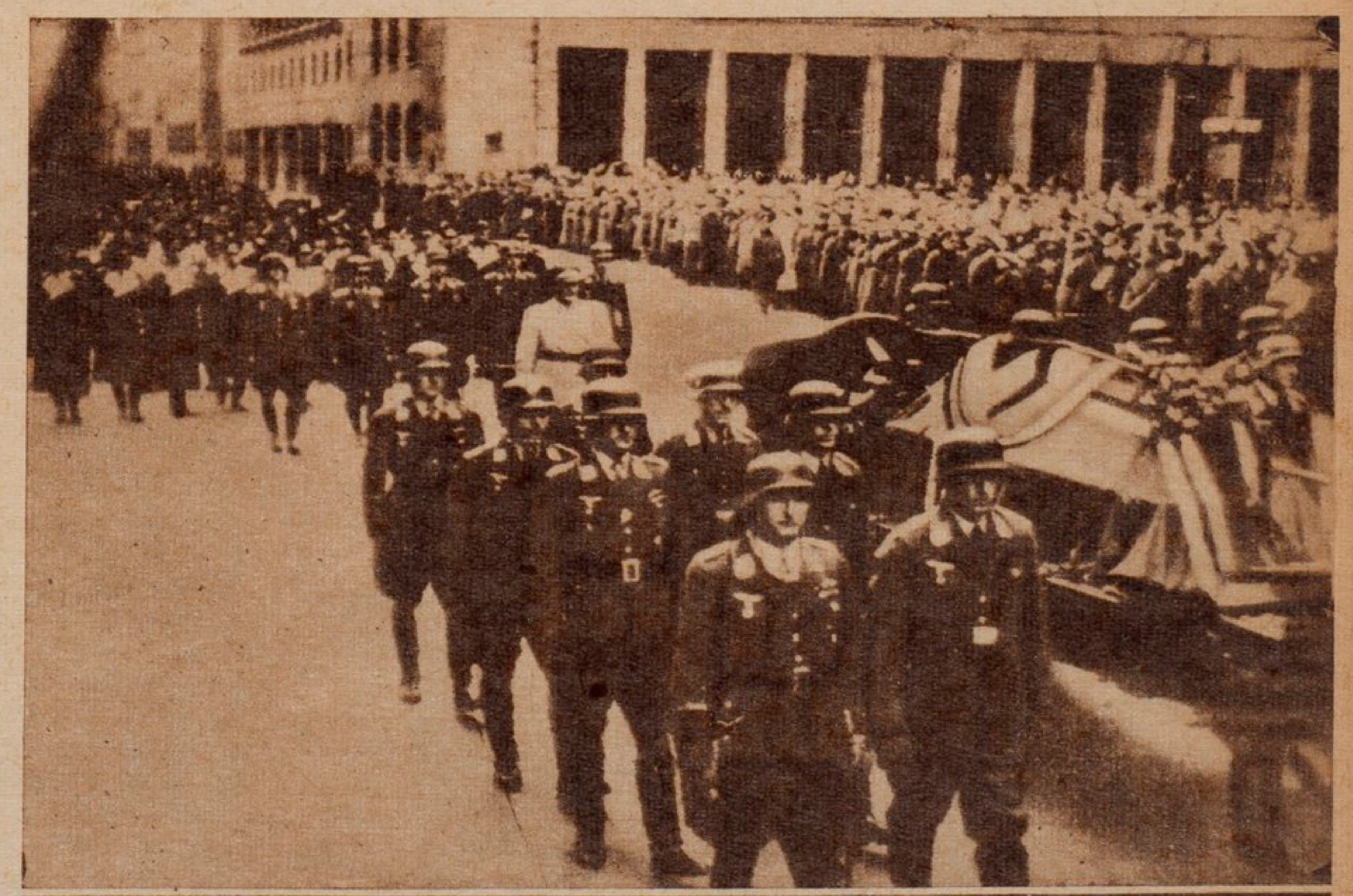
La voici. Moelders, catholique et ancien chef d'un mouvement catholique, avait été choqué par les rapines incessantes auxquelles se livrait le gouvernement, au préjudice des propriétés de l'Eglise. Il fut particulièrement attristé lorsqu'il apprit que la Gestapo était sur le point d'ordonner la fermeture d'un cloître de Breslau où se trouvait sa sœur. L'évêque de Breslau avait demandé à Moelders d'intercéder auprès du Führer.

« Je ne peux pas continuer à combattre pour le Vaterland, télégraphia l'aviateur à Hitler, en pensant que la Gestapo attaque continuellement et affaiblit le front intérieur. » La revanche de la Gestapo fut prompte: ses agents sabotèrent l'avion de transport dans lequel Moelders devait voyager.

Je ne peux pas garantir l'authenticité de cette histoire. Mais elle me fut contée par une douzaine d'Allemands et quelques subalternes au service du gouvernement, au cours de mes derniers jours passés à Berlin. Ces gens-là n'avaient pas hésité à accuser leur gouvernement non seulement de mensonge, mais d'assassinat prémédité.

Le ressentiment ouvertement exprimé a augmenté, en Allemagne, dans des proportions inouïes depuis que la

(*Lire la suite à la page suivante*)



Le maréchal de l'Air Gœring suivant, à travers les rues de Berlin, le convoi funèbre de l'as de l'aviation allemande, le colonel Werner Moelders, tué dans un accident d'avion. Le bruit a couru que l'« accident » avait été provoqué sur l'ordre de la Gestapo.

Mes derniers Jours A BERLIN (SUITE)

foudroyante campagne de Russie s'est transformée en une série d'opérations pénibles et prolongées indéfiniment. Des privations qui auraient été supportées en silence il y a un an sont aujourd'hui subies avec une mauvaise grâce bruyante.

Aujourd'hui, l'Allemand moyen se plaint des impôts qui l'écrasent. Pendant cinq ans il a versé au gouvernement un tiers de son revenu sous forme d'impôt direct, sans compter les taxes indirectes qui portent son tribut à environ 50% de son revenu.

Seuls les enfants et les femmes, sur le point d'être mères, ont droit au lait naturel. Les autres boivent du lait écrémé qu'ils appellent « eau blanche ».

Lorsque j'arrivai en Allemagne, chaque Allemand avait droit à 500 grammes de viande par semaine. Depuis, cette quantité a été réduite à 400 grammes, et lorsque je quittai le pays, il était question de diminuer les rations de 50 grammes encore.

La ration hebdomadaire de beurre se monte à un quart de kilo d'un produit gras à base d'huile de baleine. L'Allemand moyen mange rarement des œufs ou du jambon, et ne goûte presque jamais au café.

Mais les privations alimentaires sont faciles à endurer en comparaison de l'avalanche d'avis de décès qui parviennent incessamment du front oriental. Pour la première fois dans l'histoire de ce conflit, les Russes ont fait sentir aux Allemands les terribles réalités de la guerre et de la mort. Lorsque je quittai Berlin, les nouvelles de revers subis par les armées nazies au front commençaient à parvenir. Les parents apprenaient la fin misérable de leurs enfants, par des lettres officielles que leur adressait le gouvernement :

« Votre fils, Hans Wolfgang, a trouvé la mort, il y a plusieurs semaines, dans un secteur du front que le haut commandement estime dangereux de désigner en ce moment. Votre fils, Hans Wolfgang, est tombé pour la gloire de son Vaterland et de son Führer. Le haut commandement exprime le désir que les parents ne manifestent pas leur deuil d'une façon trop apparente. »

Lorsque les nazis annoncèrent leurs premières victoires en Russie, le public accueillit ces nouvelles sans sortir de son apathie. Les Allemands paraissaient pressentir que ces victoires n'étaient que des ersatz, à l'instar du cuir de leurs chaussures et de la laine de leurs vêtements. Dans les cinémas, lorsque sur l'écran on voyait défiler des troupes allemandes qui entraient dans une ville conquise, les spectateurs se cantonnaient dans un silence absolu.

J'ai rencontré un grand nombre d'Allemands qui étaient indignés des théories raciales et culturelles en honneur dans la doctrine nationale-socialiste. Une après-midi, à l'Alpenhof bar, à Garmisch-Partenkirchen, presque à portée de vue de l'habitation alpestre de Hitler, un Allemand jouait au piano « Bei Mir Bist du Schoen ». Lorsqu'il eut terminé, je lui fis mes compliments pour sa virtuosité et en même temps lui demandai s'il se rendait compte qu'il avait joué là un air tiré du vieux folklore juif. « Mir ist ganz egal », répondit-il. En d'autres termes : « Je m'en fiche ».

Au premier, l'orchestre jouait sans interruption des morceaux de jazz. Les chefs nazis ont jeté l'anathème contre la musique de danse américaine. La jeunesse allemande ne peut quand même pas s'en passer.

Je ne puis évidemment pas dire si le moral de Hitler lui-même est ébranlé, mais, à Berlin, on raconte qu'il s'est découvert une nouvelle passion pour les stars de Hollywood. Un fonctionnaire de la Gestapo me dit que le Führer avait ordonné que tous les films américains confisqués fussent projetés pour lui dans une salle de la Reichschancellerie. Il est, paraît-il, un fervent admirateur de Greta Garbo, Gary Cooper et Walt Disney.

Pendant tout le temps de mon séjour en Allemagne, je n'ai jamais vu un Allemand — un civil, cela s'entend — prendre part à une agression contre un Juif, et ce malgré les violentes campagnes qui dénoncent la « menace juive ». Je tiens de la bouche même d'un rabbi de Berlin que les S.S. seuls continuent à torturer les Juifs. Il ajouta que plusieurs Allemands aryens risquent leurs vies en fournissant du lait et des légumes frais aux familles juives indigentes. Mais les lois de Nuremberg et les troupes de choc sont amplement suffisantes pour rendre le sort des Juifs d'Allemagne pitoyable.

Mes dernières semaines en Allemagne furent marquées par une lutte sans fin avec les censeurs. Lorsque les victoires de Russie s'avérèrent illusoires, les censeurs furent de plus en plus déterminés à empêcher que certaines nouvelles ne parviennent jusqu'en Amérique.

C'est vers la mi-novembre que mes relations avec le ministère de la Propagande furent brutalement interrompues. Le Dr Gœbbels me retira brusquement l'autorisation de parler à la radio, parce que j'avais refusé de faire le jeu de la propagande de l'Axe. Il n'y eut jamais d'explication officielle, mais un fonctionnaire du ministère de la Propagande me communiqua que « le Dr Gœbbels considérait que ma façon de transmettre les nouvelles n'apportait aucun profit à l'Allemagne ».

A mon passage de la frontière suisse, un Allemand m'aida à rouler une fois de plus les nazis. Pour un quart de café, il consentit à cacher mon dossier contenant des émissions supprimées et d'autres documents, pendant que la Gestapo fouillait dans mes affaires. Après la visite, il me retourna mes papiers avec un sourire entendu et satisfait.

Après deux ans et demi de guerre, l'Allemagne commence à être soulevée par un sentiment général anti-belliciste et anti-nazi. Le jour de la défaite est peut-être encore loin, mais les éléments mécontents savent, qu'inévitablement, il viendra.



Les nazis commencent à ressentir avec acuité les méfaits de la guerre. A la porte d'un asile, quantité de malheureux font la queue pour recevoir leur maigre pitance.

HUMOUR DE GUERRE

DE TOUTES CES OPERATIONS, TROIS PAIRES DE CISEAUX NE SONT PAS RETOURNEES A LEUR BASE.

L'UTILISATION DES TANKS APRES LA GUERRE

PERPLEXITE...

HISTOIRE SANS PAROLES



Portrait du Colonel A. O. Samson par J. Remy Tawil

A la demande de ses nombreux élèves, Mr. J. Remy Tawil, le peintre de talent bien connu a crée un nouveau cours de dessin et de peinture qui aura lieu deux fois par semaine de 10 h. à 12 h. a.m. les mardi et jeudi. Les cours habituels de l'après-midi continuent d'avoir lieu les mardi et jeudi de 4 h. à 8 h. p.m. Pour tous renseignements s adresser à Mr. J. Remy Tawil, 6, Rue Bustan, Le Caire.

UN INTÉRESSANT LIVRE DE MOTS CROISÉS

doté de prix

Un très intéressant livre de mots croisés intitulé «Le Sphinx», édité à Beyrouth et doté de 3.500 francs de prix, est mis en vente à la librairie James Cattan (rue Emad-el-Dine) au prix de P.T. 15. Nos amateurs de mots croisés, et ils sont nombreux au Caire, trouveront là l'occasion de vaquer à leur passe-temps favori et de gagner un des intéressants prix qui font l'objet d'un concours organisé par les éditeurs du fascicule.

Les conditions du concours sont inscrites dans le fascicule même que vous pourrez vous procurer dès aujourd'hui à la librairie James Cattan.

Délassons-nous

PRESAGES

LES ETERNUEMENTS

Eternuer de midi à minuit :
Une bonne nouvelle ; ou un conseil d'acheter un billet de loterie.

Eternuer de minuit à midi :
Une mauvaise nouvelle.

Eternuer au déclin d'une maladie aiguë :
Son imminente guérison.

Entendre éternuer à sa droite :
Une rentrée d'argent.

Entendre éternuer à sa gauche :
Une perte d'argent.

LES TRESSAILLEMENTS

Un tressaillement sans cause :
L'action d'un ennemi insoupçonné.

LES CLIGNOTEMENTS

Clignoter de la paupière droite :
Une lettre ou une surprise agréable.

Clignoter de la paupière gauche :
Une lettre ou une surprise désagréable ; ou un danger moral menaçant.

LES ENGOURDISSEMENTS ET LES CRAMPES

D'un membre gauche :
Un obstacle surmontable.

D'un membre droit :
Un obstacle insurmontable.

LES CRAQUEMENTS DE MEUBLES

Les entendre :
Qu'on aura le lendemain un présage important.

LES BRUISSEMENTS DES FEUILLES

Les entendre :
Que vos projets secrets sont connus.

LES BRULURES

Se brûler :
Qu'on va payer une imprudence.

LES DEMANGEAISONS

Dans le nez :
Une proposition suspecte.

Dans les oreilles :
La révélation d'un secret.

Dans la tête :
La menace d'un affront.

Dans le dos :
Un gain fort modeste.

Dans les reins :
Un gain plus important.

Aux jambes :
Une consultation médicale.

Aux pieds :
L'impatience d'une visite.

QUELLE DIFFERENCE Y A-T-IL ENTRE

Un fleuve et une rivière
Une épée et un sabre
Un pigeon et une colombe
Un mulet et un bardot
Un chandelier et un bougeoir
Un peigne et un démêloir
Se marier et convoler

COMMENT LES CHINOIS DESIGNENT LES ANNEES

En Chine on donne un nom d'animal à chaque année.

Toutefois ces animaux ne sont qu'au nombre de douze et ce sont : le Rat, le Bœuf, le Tigre, le Lapin, le Dragon, le Serpent, le Cheval, le Mouton, le Singe, le Poulet, le Porc et le Chien.

Avec la fin de 1937 s'est terminée l'année du Bœuf. Celle de 1938 ouvrait l'ère du Tigre et 1939 celle du Lapin. En 1940 s'ouvre l'ère du Dragon.

Il convient d'ajouter ici que lorsque le cycle des douze animaux est fini on le recommence.

QUE SAVEZ-VOUS ?

Voici quelques questions bien simples. Mais saurez-vous y répondre ? Barrez d'un trait la réponse qui vous paraît juste et regardez ensuite à la fin de notre rubrique

Quand naquit à Ajaccio l'Empereur des Français, il s'appelait :

Bonaparte
Napoléon
Napoléon Bonaparte
Bonaparte-Napoléon
Charles de Beauharnais

Quand un homme naît à Zanzibar, c'est un :

Zanzibarite
Zans-Barman
Zans-Baréen
Zans-bart
Zans-barais

Orloff est :

Un astronome
Un favori de Catherine II
Une sauce
Une partition musicale
Un cheval

La lumière de la lune provient :

De la lune elle-même
De Vénus
Du Soleil
De la Terre
De Saturne

CHRISTOPHE COLOMB ET LE VENDREDI

Christophe Colomb, à l'encontre de l'opinion commune, estimait le vendredi favorable et avait pour ce jour une particulière vénération. Voici pourquoi :

Ce fut un vendredi (3 août 1492) qu'il quitta le port de Palos pour « aller aux Indes par la voie de la mer ». Ce fut un vendredi qu'il vit des oiseaux, indices premiers d'une terre. Ce fut un vendredi qu'il aborda après soixante-dix jours de navigation, à une terre d'une nouvelle partie du monde, l'île de Lucayes. Ce fut un vendredi (17 mai 1493) qu'il fit à Barcelone, à son retour, une entrée triomphale. Ce fut un vendredi qu'il planta une croix à Puerto-Santo. Ce fut un vendredi qu'il rentra à Palos dans une gloire qui devait traverser les siècles.

LA CARTE DEVINEE

Prenez dans un jeu de 52 cartes une série de 13 cartes d'une même couleur. Placez-les sur la table, face en dessous, mais dans un ordre que vous connaîtrez : par exémple dans l'ordre normal : as, 2, 3, 4, 5... dame et roi, étant entendu que l'as compte pour 1, le valet pour 11, la dame pour 12 et le roi pour 13.

Priez une personne de penser une carte. Ceci fait, dites-lui d'ajouter 1, en elle-même, au nombre des points de la carte pensée, chaque fois que vous toucherez une carte sur la table, en ayant soin de dire quand elle sera arrivée à 20. La carte touchée par vous en dernier sera la carte pensée.

Pour arriver à ce résultat curieux, vous pourrez toucher les six premières cartes absolument au hasard, mais vous aurez soin, lorsque vous touchez la septième, que ce soit le roi, puis la dame, puis le valet, et ainsi de suite en descendant. Lorsque la personne annoncera 20, la dernière carte touchée par vous sera toujours celle pensée.

POUR RECONNAITRE LES GENS COLEREUX

Pour que ce petit tour soit très amusant, il faut être au moins cinq ou six.

Vous annoncez que vous avez un moyen infaillible de reconnaître les caractères coléreux.

Pour cela, vous priez chaque assistant de s'arracher un cheveu. Puis vous prenez une grande cuvette que vous remplissez d'eau et chacun place délicatement son cheveu sur la surface du liquide.

Vous annoncez alors que vous allez attendre quelques instants et que les cheveux qui se tortilleront appartiennent aux mauvais caractères.

Vous comptez lentement jusqu'à trois — sans rire — et, vlan ! vous tapez dans l'eau.

Tous les spectateurs sont éclaboussés, surtout s'ils se sont bien penchés pour surveiller leur cheveu... et le tour est joué.

LA CORDE DU PENDU

Un procès peu banal s'est déroulé il y a quelque temps en Espagne. Un nommé Pedro Gonzalès poursuivait en justice un cordier de la ville pour tromperie sur la qualité de la marchandise vendue. Voici ce qui s'était passé:

Pedro Gonzalès, dégoûté de la vie pour de multiples raisons, avait résolu de se pendre. Il s'était donc rendu chez le cordier en question et lui avait acheté une corde solide que le marchand lui garantit pouvoir supporter un poids d'au moins 300 kilos.

Satisfait, notre homme rentre chez lui, plante un clou, attache la corde, y fait un nœud coulant qu'il passe à son cou et s'élance dans le vide. Crac ! Le clou résiste, mais la corde casse et mon Pedro de choir sur le sol où il se brise les deux jambes.

Son suicide est manqué et le plus clair de sa tentative est de le rendre infirme pour la vie.

Arguant de ces faits, le pendu assigne alors le cordier en paiement de 50.000 francs de dommages-intérêts pour tromperie sur la marchandise. Et dire que les juges les lui ont refusés !

UN MOT DE PLUS ET...

Trouver le mot unique qui, placé devant les mots suivants : alouette, biche, bœuf, chèvre, griffon, lion, pigeon, en modifie le sens.

SOLUTIONS

QUELLE DIFFERENCE...

Un FLEUVE est un cours d'eau qui se jette directement dans la mer. Une RIVIERE est un cours d'eau qui se jette dans un autre cours d'eau.

Un SABRE est une sorte d'épée qui n'est tranchante que d'un seul côté.

Il n'y a pas de différence entre un PIGEON et une COLOMBE. La colombe n'est que le « nom poétique » du pigeon.

Un MULET est le produit d'un âne et d'une jument. Un BARDOT est le produit d'un cheval et d'une ânesse.

Un BOUGEOIR est un CHANDELIER portatif et bas, muni d'un plateau à manche ou à anneau.

Un DEMELOIR est un peigne à grosses dents.

CONVOLER, c'est se MARIER pour la seconde... ou la troisième fois.

QUE SAVEZ-VOUS ?

Napoléon Bonaparte ; Zanzibarite ; Un favori de Catherine II ; Du Soleil.

UN MOT DE PLUS ET...

C'est le mot « pied » :

Pied d'alouette, pied de griffon, pied de lion, pied de pigeon, sont des termes populaires qui désignent des plantes. Un pied de biche est un instrument pour sonnette ; pied de chèvre, un appareil de charpentier, et pied de bœuf un jeu d'enfant...



Joan Fontaine, elle, doit certainement savoir l'art d'attirer et de retenir un homme.

Messieurs, NOUS EN AVONS ASSEZ !

Ce cri de révolte poussé par une femme trouvera certainement des échos parmi nos lectrices.

Oui, messieurs, nous en avons assez ! Assez de nous entendre dire à chaque instant de quelle façon nous devons nous attirer et comment nous devons nous y prendre pour conserver votre affection et votre attachement.

D'où provient donc ce bouleversement dans l'ordre naturel des choses ? Comment se fait-il que l'homme, qui a été pendant des siècles chasseur, se trouve soudainement transformé en gibier ? Lorsque nous entendons une personne d'un certain âge regretter le bon vieux temps, relever avec une certaine nostalgie amère qu'il n'y a plus de galanterie, nous sourions d'un air excédé. Eh bien, pour une fois cessons de sourire, et convenons que la galanterie masculine est morte. Reconnaissons également que nous avons contribué dans une large mesure à cet assassinat. Oui, mesdames, il fut un temps où les hommes étaient heureux d'étendre par terre, dans la boue, leurs manteaux flambant neufs afin de nous permettre un passage qui ne mît pas en danger nos jolis petits pieds. Aujourd'hui les rôles sont renversés. C'est tout juste si l'on n'exige pas que nous autres femmes, à l'instar des descentes de lit faites en peau de tigre ou de lion, nous nous étendions sur le sol afin de servir de tapis moelleux au sexe fort. Tout cela n'est pas naturel. Nous sommes sans doute les premières responsables de cette situation. Aussi c'est à nous qu'incombe le soin de trouver un remède à la chose.

●

A partir d'un certain âge, quatorze ou quinze ans, la jeune fille est littéralement assommée par une série ininterrompue de conseils que sa mère, sa tante, la cousine de sa belle-sœur, sa maîtresse de piano ne cessent de prodiguer avec volubilité. Il va sans dire que ces conseils visent tous à un même but central: comment s'y prendre pour plaire aux hommes. « Ne soyez jamais en retard aux rendez-vous. Contentez-vous d'arriver une ou deux minutes après l'heure convenue, pour lui montrer que vous ne courez pas après lui. » « Ne faites pas étalage de vos sentiments. » « Montrez-lui de l'affection. » « Ne lui parlez pas de votre travail. » « Donnez-lui une chance de se rendre compte que vous avez autant d'intelligence que de beauté... » « Soyez modeste... » « Ne soyez pas modeste. » « Soyez loquace. » « Soyez taciturne ». La série ne s'arrête pas à ces quelques exemples, hélas ! Il arrive fatalement un moment où une femme est exaspérée par la longueur exagérée de ce « vade mecum » de la parfaite chasseresse d'hommes. Alors, si c'est une femme intelligente, elle prend une décision. Elle fait un paquet de tous les conseils qu'on lui a donnés, le jette par-dessus une haie et prend la décision de devenir indépendante et d'agir à l'égard des hommes comme bon lui semblera. Si les hommes veulent de nous, ils n'ont qu'à nous courir après, comme ils l'ont fait depuis la préhistoire.

●

Il y a de quoi piquer une crise de nerfs lorsqu'on nous dit que nous nous habillons pour plaire aux hommes. Non, messieurs, détrompez-vous. Ce n'est pas à vous que nous pensons lorsque nous nous attardons pendant une heure devant le miroir de notre coiffeuse. En cet instant, toutes nos pensées vont aux autres femmes, nos sœurs, avec lesquelles nous sommes en concurrence. Notre plaisir, notre joie suprême, c'est d'entrer dans un salon où se trouvent plusieurs femmes et de pouvoir nous dire, in petto : « Oui, je suis la mieux habillée de toute l'assistance. »

●

Plusieurs d'entre nous travaillent et s'intéressent intensément à leurs occupations. A la fin d'une journée fatigante, elles sont invitées à dîner par un homme. En ces heures de détente doivent-elles encore avoir l'esprit en éveil pour éviter d'entretenir une conversation qui pourrait déplaire à leur compagnon ? Même les hommes admettront que c'est là trop demander. Soyons donc naturelles. Laissons-nous aller. Si nous avons envie de parler mode, parlons mode. Si, par contre, la fantaisie nous prend de disserter sur notre activité, satisfaisons cette fantaisie. Notre hôte ne peut pas ignorer que de neuf heures du matin à six heures du soir nous avons vécu dans un monde délimité par les murs d'une pièce de bureau ou par les parois blanches d'une salle d'hôpital. N'oublions pas que c'est lui qui nous a invitées.

L'éducation d'un homme a commencé à partir de son enfance, et la première grande coupable a été sa mère. Peut-on nier que toutes les mamans ont une préférence marquée pour leurs garçons aux dépens de leurs fillettes ? « Toi tu es une fille, donc tu dois céder. » Voici le slogan qui accompagne l'enfance et une bonne partie de l'adolescence de toute progéniture mixte. Lorsque le fils se marie, sa jeune femme débute dans la vie conjugale avec la ferme intention de maintenir une certaine indépendance personnelle. Aussitôt intervient la maman : « Mon fils aime cela. Il déteste ceci. » Résultat : au bout de quelque temps, l'épouse est entièrement absorbée par les idées de son mari. Elle pense comme lui, elle adopte ses goûts, elle n'a d'autre souci que d'agir en harmonie avec ses désirs. En un mot, elle se laisse entièrement dépouiller de sa personnalité.

●

Voici quelques questions auxquelles chaque femme est priée de répondre avec franchise :

1°) Vous êtes en promenade avec votre mari. La pluie vous a surpris. A peine rentrée, vous précipitez-vous vers l'armoire de la chambre à coucher pour apporter à votre époux une paire de chaussettes et ses pantoufles ?

2°) Si un jour sans viande il vous reste une seule côtelette de la veille, qui de vous ou de votre mari la mangera ?

3°) Combien de fois, le mois dernier, votre mari vous a-t-il offert des fleurs ?

4°) Se rappelle-t-il toujours la date de votre anniversaire, et fête-t-il celui-ci par un cadeau, une surprise, une gentillesse ?

5°) Si vous travaillez, ou si vous vous occupez d'une œuvre quelconque, manifeste-t-il quelque intérêt pour vos activités ?

Voici, vraisemblablement, vos réponses à nos questions :

1°) Certainement vous vous empressez de faire changer de chaussettes à votre mari, de peur qu'il ne s'enrhume. De plus, vous oubliez que vous êtes dans un état exactement pareil : vos pieds sont également mouillés. Mais ce n'est que lorsque votre cinquantième éternuement éclatera à quelques centimètres de son nez, que votre seigneur vous demandera d'un air angélique : « Chérie, comment as-tu fait pour t'enrhumer ? » N'est-ce pas plutôt vous qui devriez recevoir des soins, au lieu d'être toujours obligée de jouer à la maman avec un adulte ?

2°) Naturellement c'est au mari qu'incombe la côtelette. C'est un homme ; il travaille ; il a besoin de forces ; il y a des milliers de raisons qui justifient votre renoncement. Eh bien, que pensez-vous si vous coupiez la côtelette en deux ? Ne serait-ce pas juste ? Si votre mari nourrit à votre égard des sentiments normaux, s'il n'est pas le dernier des égoïstes, il n'acceptera jamais d'absorber tout seul un aliment dont vous vous privez.

3°) Nous serions surprises si vous nous disiez qu'une ou deux fois, ce mois-ci, il vous a tendu gauchement un bouquet de violettes fanées. C'est juste, les temps sont durs, et il ne faut pas faire des dépenses inutiles. Mais une rose de temps en temps, ce n'est pas cela qui fera sauter les bases du budget familial. Il n'y pense pas ? C'est votre faute.

4°) S'il oublie le jour de votre anniversaire, montrez-lui combien il vous a fait de la peine. Cela lui servira de leçon pour l'avenir, et s'il vous aime il ne manquera plus jamais de se comporter comme un vrai bon mari.

5°) La vanité masculine n'a pas de bornes. Aucun homme ne peut admettre qu'une femme soit capable de travailler avec un rendement égal au sien. Mais depuis que les femmes se sont mêlées de vivre une vie active, quels ont été les désastres provoqués par elles ? Si votre mari, votre fiancé ou votre amoureux ne semblent pas apprécier à leur juste valeur vos capacités, laissez-les, pendant un seul jour, se débattre avec les mille et un problèmes qui vous sont coutumiers. Ils apprendront alors à vous apprécier.

●

Nous ne voulons pas être cajolées et flattées outre mesure. Mais il faut que messieurs les hommes se mettent en tête que tout ce que nous faisons n'est pas dans l'intention de leur plaire. Il faut qu'ils se rendent compte que nous n'envisageons pas le mariage comme le but suprême de la vie.

Et celui qui voudra nous épouser devra faire la preuve de sa valeur, non pas par des actes héroïques comme au moyen âge, mais en montrant son amour, sa politesse, sa courtoisie aussi bien en public qu'à la maison. Si par le fruit de son travail il est capable de nous donner un foyer, de notre part nous ferons tout ce qu'il faut pour lui donner le bonheur dans ce foyer. Nous sommes prêtes à cuisiner ses aliments et à le soigner lorsqu'il est malade. Et nous pensons que cela suffit.



...VOUS AVEZ DES CHEVEUX LONGS...

...Vous devez les coiffer avec intelligence. Pas de bouclettes ou des boucles-saucisses sur les tempes. Ayez une boucle sur le front et deux coques de chaque côté de la tête. Elles seront en harmonie avec votre chignon. Vous pourrez porter celui-ci torsadé ou bien tressé. Tout dépend du genre que vous voulez vous donner.

...Vous pouvez contrôler les mèches folles sur la nuque ou près de vos oreilles en les mouillant légèrement avec de l'eau, puis en passant un peu de savon dessus. Celui-ci, en séchant, les raidira et les maintiendra bien à plat, collées contre les autres cheveux. Ce moyen sera également utile à celles d'entre vous qui se coiffent « en hauteur ».

...Les cheveux longs ne vieillissent pas. Ils embellissent le visage et donnent un je ne sais quoi de féminin et de mystérieux. Si vous saviez combien d'hommes adorent les cheveux longs, je suis sûre que la plupart d'entre vous qui ont encore les cheveux courts les laisseraient pousser définitivement.

...VOUS AVEZ DES CHEVEUX RAIDES...

...Il n'est pas absolument nécessaire que vous mettiez des bigoudis pour avoir des bouclettes. Si vous avez un visage long et mince, vous pourrez garder vos cheveux tout droits. Voyez Veronica Lake ou Greta Garbo. Toutes deux n'ondulent leurs cheveux qu'aux extrémités, trouvant que cela leur donne un genre à part.

...Entretenez-les toujours parfaitement. Brossez-les au moins trois fois par jour et enduisez-les toujours d'un peu de brillantine pour retenir les mèches légères, si celles-ci sont trop courtes.

...Portez des toilettes genre « femme fatale » très stylisées, très travaillées. Choisissez un maquillage simple mais ayant une note exotique. Un rouge à lèvres tirant sur le fraise, si vous êtes blonde, cerise, si vous êtes brune. Poudre rosée pour les premières, ocre foncé pour les deuxièmes.

...VOUS VENEZ DE QUITTER L'ÉCOLE...

...Vos dix-huit ans ne réclament rien de compliqué. Vous avez la beauté du diable. Un peu de poudre aux joues, un soupçon de rouge aux lèvres, un bon coup de peigne à vos cheveux et vous voilà prête.

...Les boucles « à la vamp » ne sont pas pour vous. Evitez les toilettes collantes ou trop décolletées. Ne portez pas de gros bijoux qui vous vieilliraient. Soyez jeune avec élégance. Vous n'en serez que plus charmante.

...Fuyez le rimmel, les fards aux paupières, les ongles rouges, les souliers trop travaillés ou de forme sandale. N'ayez pas honte de porter de petits talons ou des robes de tobralco, vous plairez parce que vous n'essayez pas de paraître « femme » alors que vous n'êtes encore qu'une enfant.

...VOUS VOULEZ PARAITRE PLUS GRANDE DE TAILLE...

...Adoptez une coiffure ayant une grosse boucle sur le front. Coiffez-vous à la page ou bien ayez des boucles floues. Arrangez-vous pour que vos cheveux aient toujours un style en hauteur.

...Portez des robes un peu au-dessous des genoux. Adoptez les rayures verticales, les jupes à larges plis, les chapeaux en forme d'auréole qui vous feront gagner quelques centimètres.

...Ne commettez pas l'erreur de certaines personnes qui, parce qu'elles sont petites de taille, portent d'énormes talons et donnent l'impression d'être perchées sur des échasses. En voulant trop camoufler un défaut, on le met souvent en valeur...

ANNE-MARIE

CONSEILS A MES NIÈCES

Nièce « Moira » (Jamaïque)

Je vous remercie beaucoup pour votre lettre. Je suis très contente de vous compter parmi mes nièces. Vous pouvez m'écrire aussi souvent que vous le désirez. La pommade en question est excellente pour votre cas et vous pouvez l'adopter sans crainte.

Nièce « Fleur du Nil »

Allez consulter tout de suite un oculiste. Votre mal est vraiment insignifiant pour le moment, mais il pourrait prendre des proportions. Dès que vous sentirez le moindre malaise, allez voir le docteur. C'est le seul moyen de ne pas avoir de complications.

Nièce « Mahfouza »

On n'est pas vieille à 27 ans, à condition, certes, de prendre soin de son visage et de son corps. Il est évidemment un peu inélégant de la part de votre mari de vous rappeler sans cesse que vous êtes son aînée, mais n'ayez pas trop l'air de vous en affecter et prenez-le sur le ton de la plaisanterie. Vous verrez combien vite il se lassera de ces taquineries qui vous blessent tellement.

Nièce « Parisienne désolée »

Voici une formule capable de faire disparaître la marque de cette brûlure solaire : en parties égales, mélangez de l'eau de rose, de la lanoline, de la vaseline et de la glycérine. Badigeonnez doucement.

Nièce « Boulotte »

Si vous êtes « petite et boulotte », c'est peut-être que vous mangez trop et aussi, probablement, que vos glandes ne fonctionnent pas très bien. Prenez-vous assez d'exercice ? Marchez-vous chaque jour au moins une demi-heure ? Faites-vous de la culture physique ?

Nièce « Bergère »

Malgré vos pneumothorax, il se peut très bien, en effet, que vous puissiez un jour être en état de vous marier. Votre médecin spécialiste pourra seul vous y autoriser. Vos boutons et votre langue blanche peuvent être les signes d'une maladie du foie.

Nièce « Mona Lisa »

Les patois du sud-est de la France peuvent être considérés comme des dérivés des dialectes italiens. Il vous sera donc très facile d'apprendre cette langue. Peut-être trouverez-vous dans une librairie « L'italien par soi-même » par le professeur Mario Perruli.

Nièce « Stéphanie »

Vous n'avez pas le droit de jouer de la sorte avec le cœur de ce jeune homme. Vous risquez de le désillusionner cruellement et de le faire souffrir plus tard. Si vous ne l'aimez pas, n'acceptez pas de sortir avec lui, même en camarade, puisque vous dites vous-même que cette camaraderie est déjà allée un peu loin.

Nièce « Moi et lui »

Ne venez pas me voir au journal à la date fixée, car je ne serai pas libre. Avez-vous suivi le traitement en question ?

Nièce « Cléopâtre d'Héliopolis »

Essuyez votre plancher avec de l'eau additionnée d'un peu d'acide phénique. Puis passez un vernis à base d'essence de térébenthine (vous en trouverez partout dans le commerce). Ce moyen facile et peu coûteux vous débarrassera également des fourmis et des cafards, surtout si vous employez en même temps un bon insecticide. Pour les punaises, lavez vos meubles avec de l'eau dans laquelle vous aurez mélangé une petite quantité de formol ou de térébenthine.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Voilà bien révolus, ma cousine, les heureux temps où chacun, à l'heure qu'il est, faisait des projets de mirifiques voyages et de vacances lointaines. De tout ceci, seuls des souvenirs restent aujourd'hui, des souvenirs que l'on égrène en groupe, où chacun a sa petit histoire à raconter, où les hommes entre eux se confient leurs aventures, vécues ou imaginaires, et où les femmes se contentent de soupirer, prises d'une mélancolique nostalgie. Telle songe avec amertume et un pincement au cœur au jeune homme blond rencontré à Biarritz, à de folles randonnées en voiture, à des soirées de légère ivresse où, parmi le tumulte du jazz et les voluptueuses mélodies des accordéons, il faisait bon vivre. Telle autre encore au cavalier servant qui, le soir au casino, le matin à la plage, et même l'après-midi au thé dansant, ne quittait pas madame d'un pas. Tout ceci sans un certain dommage à la fidélité conjugale quelque peu ébréchée. Mais qu'importe ! Des vacances sont des vacances, après tout, et si on en prenait prétexte pour sortir un peu de la lassante monotonie habituelle, on en avait bien le droit, n'est-ce pas ?

Et bien des maris, qui laissaient madame voyager seule, c'est-à-dire avec les enfants, pensent à leurs vacances passées au Caire ou à Alexandrie à la grande joie des petites femmes de cabaret, venues des rives du Danube ou d'ailleurs, et dont la seule devise était : « champagne ». Les coupes se vidaient les unes après les autres tandis que les bouteilles se succédaient dans le seau à glace à un rythme accéléré. Mais ces messieurs étaient satisfaits. Ce soir, pas de reproches à subir, pas de remontrances, pas d'orageuses scènes conjugales où, pour toute réponse, l'époux volage se contentait de hausser les épaules et de regagner placidement son lit. Plusieurs semaines durant il pourrait rentrer à l'heure qui lui plairait et personne n'aurait rien à dire. N'est-ce pas là de belles vacances après tout, même s'il fallait subir 40 degrés à l'ombre et des nuits accablantes ?

L'été qui vient, comme l'été dernier, verra des familles réunies, sinon unies, et les soirées se passeront en dehors des appartements surchauffés, c'est-à-dire dans les endroits publics, en plein air.

Déjà les cinémas d'été ont ouvert leurs portes et, grâce à une attention délicate du gouverneur militaire, que n'ont pas manqué d'apprécier nos concitoyens, leur spectacle pourra se prolonger jusqu'à une heure du matin. Peu importe la qualité des films que l'on nous présentera et, fussent-ils d'abominables « navets », nous saurons tout de même apprécier l'avantage de passer plusieurs heures sous un firmament étoilé.

Mais inutile de geindre, toute la sainte journée, comme le font depuis quelques jours mes co-citadins. Dans la rue, au bureau, dans les salons, on se répète à qui mieux mieux : « Quelle chaleur ! Comme il fait chaud ! Quelle journée étouffante ! » Dans l'ascenseur même, on n'a pas d'autre sujet de conversation et, sans se connaître, les gens se plaignent de la canicule.

Comme si cela pouvait changer les choses.

Comme si cela devait provoquer un soulagement.

Il fait chaud. Nous le savons. Tout le monde le sait. Il n'est que de toucher nos vêtements humides pour nous en rendre compte, ou plus simplement encore de consulter le thermomètre. Alors ?

Alors rien, ma cousine. Nous continuerons tout de même à nous lamenter, vous, comme moi, comme les autres et, l'hiver venu, nous reprendrons nos plaintes, mais, cette fois, contre « le froid glacial » et « le temps insupportable » que nous amèneront décembre, janvier et février.

Bien vôtre
SERGE FORZANNES

NOS CONTES

"Un Amour mort doit être enterré"

— Elle a bien fait, votre tante, de mourir et de vous léguer ces 1.000 livres, Anne... dit la bavarde Mrs Smithers en passant en revue les livres exposés sur le comptoir de la jeune fille. Je ne veux pas dire qu'elle ait bien fait de mourir... non... je parlais de cet argent qu'elle vous a laissé... Maintenant vous pouvez quitter Orchard City et tous ses mauvais souvenirs. Cela ne sert à rien de demeurer dans une ville où l'on a été mortellement blessé, n'est-ce pas ? Pour ma part, j'ai toujours pensé que ce Jeff Lawrance ne ferait pas un bon mari... A propos, avez-vous appris le nom de cette servante avec laquelle il s'est enfui ?

Anne tend à la cliente un livre d'une main tremblante. Elle fait un immense effort pour contenir sa colère. Puis, d'une voix calme :

— Jeff ne s'est enfui avec personne, Mrs Smithers. Nous nous sommes tout simplement disputés à cause de la « Villa des Roses ». Jeff ne voulait pas l'acheter et moi j'y tenais. Voilà toute l'histoire...

Par un dernier effort de volonté, elle parvient à sourire aimablement en disant :

— Je vous recommande ce livre, Mrs Smithers. Il a eu beaucoup de succès.

Mrs Smithers jette un regard sur le bouquin et s'écrie triomphalement :

— Ce livre illustre admirablement ma théorie ! Apprenez son titre par cœur : « Un amour mort doit être enterré ». L'héroïne de ce roman a été plaquée par son fiancé deux semaines avant son mariage... exactement comme vous.

. . . .

Que faire de son après-midi ? Rentrer à la pension ? Elle ne s'en sent nullement le courage... Elle en a assez d'entendre Mrs Rolman, l'hôtesse, lui demander des détails sur la fuite de Jeff. Il y avait bien six mois que celuici avait quitté la ville, à la suite de leur querelle... six longs mois, au cours desquels elle eut à lutter avec énergie contre son envie de s'envoyer une balle dans la tête, aussi bien que dans celle de toutes les commères de la ville...

Mue par une impulsion inexplicable, Anne se dirige vers l'agence immobilière à laquelle appartenait la « Villa des Roses ». Ayant demandé la clef de la villa, elle se dirige en toute hâte vers l'avenue Merryland.

Jeff avait découvert lui-même cette villa. Elle appartenait dans le temps à l'un de ses arrière-cousins. Il avait décidé de l'acheter pour l'habiter avec Anne après leur mariage... Il en était fou, au début, et passait son temps à en palper les murs et le plancher « pour vérifier leur solidité », disait-il. Puis, tout d'un coup, son enthousiasme tomba. Il détesta la maison et ne voulut plus en entendre parler.

Mais Anne en était amoureuse. Elle combattit pour l'obtenir... et perdit Jeff.

Maintenant, pour la première fois depuis six mois, elle pénètre dans cette villa où elle venait presque tous les jours avec Jeff. Elle s'attendait à souffrir en la voyant... mais, à son grand étonnement, elle sentit une paisible sérénité l'envahir.

Elle commence à gravir les marches menant à l'étage supérieur... puis s'arrête net, et retient sa respiration. Des pas se font entendre dans le livingroom. « Est-ce un voleur ? se demande-t-elle... Ou bien... Jeff ? »

Le cœur battant, elle accourt au haut de l'escalier et pousse la porte de la chambre d'où sort le bruit. Un étranger, accroupi par terre, la dévisage avec colère. Il tient à la main un mètre au moyen duquel il mesurait vraisemblablement le plancher.

— Que faites-vous dans ma maison ? demande-t-il d'un ton maussade.

— Ça ne peut pas être votre maison, puisqu'on m'a permis de la visiter ! L'agence m'aurait averti qu'elle était vendue, si vraiment...

— Vous aimez bien la discussion, dit l'étranger en sautant sur ses jambes.

Anne constate qu'il est haut de taille et possède de beaux yeux bleus et une chevelure rousse.

— Eh bien, continue-t-il, si cela vous intéresse, apprenez que j'ai décidé d'acheter la villa... Maintenant, voulez-vous décamper ?

— Quelles bonnes manières ! s'exclame-t-elle. En tout cas, j'ai autant de droits que vous sur cette maison... D'ailleurs, j'ai décidé, pour ma part, de l'acheter...

Elle est aussi surprise que lui en s'entendant prononcer ces mots. Mais elle découvre, à son grand étonnement, qu'elle tient à l'achat de cette maison plus qu'à toute autre chose sur terre.

Rien que l'idée de voir cette chère demeure habitée par cet homme insolent la mettait hors d'elle-même.

— ...

— Oh ! Allez jouer avec vos poupées, dit rudement l'homme aux cheveux roux. Renoncez à ce rôle de femme d'affaires... et surtout ne cherchez plus à obtenir les biens que d'autres convoitent...

— Ah ! Vraiment ? Eh bien, sachez que j'ai convoité cette maison bien avant vous... Jeff et moi avions l'intention de l'acheter depuis huit mois et...

— Ah ? ! Il y a donc un Jeff dans l'histoire... ricane-t-il. Ceci arrange bien les choses. En tout cas, je ne céderai pas cette maison pour tout l'or du monde... Je ne voudrais à aucun prix la voir transformée en un nid de lune de miel...

— Monsieur n'approuve pas les lunes de miel ?... demande Anne ironiquement.

— Lunes de miel et mariages... Les deux sont sur ma liste noire... A côté des femmes...

Anne se mord les lèvres. Puis elle hausse les épaules :

— Moi, je vais me marier, ment-elle. Alors, si vous avez le moindre sentiment de... chevalerie, vous décamperez d'ici...

— Je vais vous prouver combien je suis chevaleresque, dit-il. La première chose que je ferai demain sera de signer le contrat d'achat.

— Vraiment ? dit ironiquement Anne en courant dans l'escalier après avoir enfermé le jeune homme à double tour de clef.

. . . .

M. Boggers, directeur de l'agence immobilière, la reçoit aimablement.

— J'ai décidé d'acheter la « Villa des Roses »... dit-elle sans commentaires. Je voudrais payer un dépôt tout de suite.

M. Boggers, qui n'aime pas perdre son temps, prépare rapidement le contrat et le fait signer par la jeune fille.

— Une avance de 300 livres serait suffisante, dit-il.

Puis il ajoute en la reconduisant à la porte :

— J'ai oublié de vous dire que nous avons élevé le prix de la villa à 1.800 livres à cause des récentes réparations que nous y avons faites.

Anne blêmit... Elle pensait qu'un emprunt de 400 livres ajouté à ses 1.000 livres lui procurerait la maison... Mais maintenant...

A ce moment la porte s'ouvre en coup de vent et le jeune homme aux cheveux roux apparaît, la face décomposée par la colère :

— Je viens acheter la « Villa des Roses », lance-t-il en regardant tour à tour Anne et M. Boggers.

— Je regrette, répond celui-ci, mais Mademoiselle vient justement de l'engager en son nom. Je pourrai, si vous le voulez, vous en procurer une autre.

— Je veux cette villa et rien que cette villa ! s'écrie le jeune homme. Elle avait été construite par l'un de mes oncles. C'est pourquoi j'y tiens...

— Je regrette... Vous auriez dû décider plus tôt... Rien à faire maintenant.

Anne sortit de l'agence, plus décidée que jamais à conserver la maison. Le jeune homme la suit :

— Venez ici... Nous avons bien des choses à mettre au point...

Et, ce disant, il la tire par le bras dans la direction d'un restaurant voisin.

Là, Anne se retourne et aperçoit derrière elle Mrs Smithers la fixant avec intérêt.

— Ecoutez-moi bien, dit le jeune homme aux cheveux roux. Il y a une heure que j'essaie de vous expliquer....

— Si vous teniez tellement à cette maison, pourquoi ne l'avez-vous pas achetée plus tôt ?

Il rougit légèrement :

— J'étais obligé de faire des économies... J'ai vendu tout ce que je possédais pour l'acheter. Il a fallu que vous veniez détruire mes projets... Mais écoutez... J'ai une idée... Pourquoi ne l'achèterions-nous pas ensemble ? Vous garderiez le premier étage... Moi j'occuperai le second. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

— Etes-vous fou ? commence Anne.

Puis se reprenant :

— Mais, non, cela ne peut se faire... C'est absolument absurde.

— La maison coûte 1.800 livres. Pour ma part, je possède 1.000 livres. Et vous ?

— Moi aussi, je n'ai que mille livres...

— Juste ce qu'il nous faut. Voilà bien une idée lumineuse, ne trouvez-vous pas ?

A ce moment, Mrs Smithers se lève et regarde curieusement le jeune couple avant de se diriger vers la porte de sortie. Anne songe : « J'en ai assez d'être prise en pitié par de sales commères. Les scandaliser serait bien plus agréable. »

— Si vous hésitez de peur que je ne vous fasse la cour, tranquillisez-vous. D'abord, je déteste les femmes... Ensuite, vous aurez votre... Jeff pour vous protéger.

Anne sourcille. Pour la première fois depuis six mois, elle avait oublié Jeff.

— Jeff et moi n'allons pas nous marier de si tôt, dit-elle lentement. Mais je ne pense pas qu'il désapprouvera notre cohabitation. Nous n'aurons d'ailleurs pas à nous voir. Vous emploierez l'escalier de service.

— Gentil à vous... fit-il. Et, à quand le mariage ?

— Au printemps, répondit-elle sans sourciller. Jeff vit à Lafayetteville. Je ne sais quand il viendra me voir.

. . . .

L'homme aux cheveux roux se nommait Tony Randell. Les jours qui suivent, Anne fait avec lui plus ample connaissance. S'étant engagés à meubler la maison ensemble, ils se voient souvent. Anne s'étonne même de se sentir trop solitaire les jours où Tony, retenu par son travail, ne l'accompagne pas dans les magasins.

Celui-ci avait toujours vécu à Porteville. Voilà pourquoi il ignorait que Jeff avait plaqué Anne. « Il l'apprendra toujours assez tôt », pense celle-ci avec amertume.

Tous les jours ils se rencontrent à 5 h. 30 à la porte du jardin, les bras chargés de paquets et installant petit à petit la maison. Un jour, Tony s'emporte en montant au second étage et trouvant Anne assise devant un joyeux petit feu qu'elle venait d'allumer. Il l'éteint furieusement et Anne ne parvient pas à comprendre la raison de cette colère.

Elle rentre chez elle, pensive et inquiète. Que signifiait cette attitude de Tony ? Pourquoi cet accès de mauvaise humeur ? Elle n'y comprenait absolument rien et dormit, cette nuit-là, d'un sommeil agité.

. . . .

Le lendemain, elle est exacte au rendez-vous. Tony lui dit en la saluant :

— Au fond, les femmes ne sont pas aussi mauvaises qu'on le pense... Vous avez dû bien mal me juger hier. Et, malgré cela, vous voilà aujourd'hui plus charmante que jamais. J'avais bien peur de ne pas vous voir arriver.

Elle sourit gaiement :

— J'ai, depuis le premier jour, constaté que vous étiez un tigre non apprivoisé. Plus rien ne m'étonne de vous.

Et elle ajoute en jetant un coup d'œil admiratif sur le hall meublé avec un goût exquis :

— Agréable, hein ?

Tony l'aide à ôter son manteau.

— Très agréable, répète-t-il sur un ton significatif. C'est même la chose la plus agréable qui me soit jamais arrivée.

Et, soudainement, il l'entoure de ses bras et l'embrasse avec fougue. Tout semble s'évanouir autour d'eux. Ann venait de faire une découverte ahurissante : elle était amoureuse de Tony Randell.

Des bras vigoureux lui encerclent la taille. Des lèvres brûlantes se posent sur les siennes.

— Anne, murmure-t-il avec émotion. Anne chérie.

La sonnerie de la porte retentit à ce moment. Anne se dégage et court vers la porte. Dans l'entrebâillement, elle aperçoit à sa stupéfaction Mrs Smithers et Mrs Rolman, raides comme le bâton de la justice.

— Je n'aurais jamais pensé, s'écria Mrs Smithers, que vous feriez une pareille chose. Habiter avec un étranger !... J'ai voulu m'assurer moi-même de l'exactitude de cette nouvelle... Je n'en croyais pas mes oreilles ! Vous deux ici, ensemble... sans être mariés ! C'est heureux que votre pauvre mère soit morte... Elle...

Tony l'interrompt :

— Voulez-vous vous en aller avant que je ne vous chasse comme vous le méritez ?

Mrs Rolman leva les bras au ciel :

— Mais ?... Jamais je... Anne... je vous prie de ne plus mettre les pieds dans ma pension !... Je vous enverrai vos affaires demain matin... Dieu !... Après ce que j'ai vu... Venez, Mrs Smithers.

Et, majestueusement, elles gagnent la sortie.

Tony s'écrie :

— Lorsque vous irez propager cet incident à travers la ville, n'oubliez pas d'ajouter que nous sommes fiancés ! Anne et moi allons nous marier tout de suite !

Puis il claque violemment la porte derrière elles.

Anne, toute troublée, murmure :

— Vous ne pensez pas réellement faire cela, n'est-ce pas ?

— Sûr que je le pense, Anne... Je n'ai jamais désiré quoi que ce soit aussi ardemment. Il est vrai que je ne voulais pas me marier... Il est vrai que je détestais les femmes... Mais j'ai changé d'avis. Et c'est ce qui est amusant...

Tout à coup son visage se rembrunit :

— Ah ! J'avais oublié ce... Jeff. Vous êtes déjà fiancée...

Sa voix vibre d'émotion.

— Mais Jeff n'existe pas...

Elle veut continuer :

— Il n'existe pas pour moi depuis que je vous ai rencontré.... Vous avez effacé son souvenir. Je le sais maintenant. J'en suis tout à fait sûre.

Tony exultait.

— Je pensais bien, fait-il en l'entourant de ses bras, que cette affaire de fiancé ne tenait pas debout... Vous ne lui écriviez jamais... vous ne parliez jamais de lui. Chérie, je suis si heureux que ce Jeff ne soit qu'un personnage imaginaire...

Anne veut s'expliquer, mais les lèvres de Tony emprisonnent les siennes. Et puis, à quoi bon parler ? En quoi cela avancerait-il les choses ? Il valait mieux faire croire à l'inexistence de Jeff.

Après un moment, Tony lui demande :

— Cela te convient-il, chérie, de te marier samedi prochain ? J'obtiendrai la licence demain et nous nous installerons ici dimanche. Ça va ?

— A merveille !

— Eh bien, je m'esquive maintenant... pour être de retour demain matin dès l'aube.

Etendue sur son lit, Anne se met à réfléchir à sa nouvelle situation. Etait-elle vraiment amoureuse de cet original aux cheveux roux ? Elle croyait d'abord le détester. Mais jamais avec Jeff elle n'avait ressenti une émotion pareille, un semblable abandon de soi.

Jeff ! Elle aurait dû parler à Tony de Jeff. Elle s'était conduite lâchement. Tôt ou tard, il apprendrait la vérité. Et alors, que pensera-t-il d'elle ?

— Je vais tout lui raconter demain... décide Anne en s'endormant.

La sonnerie électrique tinte. Anne se réveille. « C'est Tony », songe-t-elle en accourant vers la porte après avoir jeté un vieux plaid sur ses épaules. Elle tourne la clef dans la serrure en s'écriant gaiement :

— Hallo, chéri !

Puis elle s'arrête net. Le sang afflue vers son visage. Sa tête tourne.

C'était Jeff qui se trouvait là. Jeff Lawrance.

— Bonjour, chérie, dit-il calmement en l'attirant vers lui pour l'embrasser.

Jeff est de retour. Jeff l'aime encore...

Puis elle se rappelle que Jeff l'a plaquée, qu'il en a fait la risée de toute la petite ville.

Elle se dégage :

— Tu as mis du temps pour retrouver le chemin d'Orchard City...

— Ne sois pas cruelle, ma chérie. J'ai dû m'évader... les créanciers me harcelaient... Ce n'est pas de toi que je me suis enfui. Je n'ai même pas osé t'écrire de peur d'être découvert. Mais tout s'est arrangé à présent... Et me voici près de la personne que je chéris le plus au monde.

— Jeff... commence Anne doucement.

Une clef tourne dans la serrure. Tony rentre, les bras chargés de paquets :

— Nous allons avoir un déjeuner royal, mon amour... Je...

Il s'arrête tout d'un coup. Que fait là Anne, les cheveux en désordre, le visage ému, serrée contre ce beau jeune homme ?

— Que signifie cela ? demande-t-il, la mine ahurie.

— Je suis Jeff Lawrance, le fiancé d'Anne. J'étais en voyage. Je me trouve dans la maison qu'Anne et moi avions depuis longtemps projeté d'habiter. C'est donc à moi et non à vous de poser des questions. Qui êtes-vous donc ?

— Moi ? Je ne suis qu'un imbécile... dit-il en regardant le couple avec un sentiment de révolte.

— Tony ! gémit Anne.

— Très heureux d'avoir fait plus ample connaissance avec vous, Anne. L'idiot que je suis commençait à oublier que les femmes sont plus perfides les unes que les autres. Je suppose que vous m'avez joué cette comédie pour obtenir le second étage de la maison... Félicitations...

— Tony, attends ! s'écrie-t-elle encore.

Mais il est trop tard. Le jeune homme est déjà parti en laissant la porte claquer derrière lui.

— Qui vous a demandé de revenir ? demande-t-elle alors à Jeff. Vous êtes sorti, un jour, de ma vie, sans crier gare... m'abandonnant à mon triste sort... Et maintenant, il faut que vous reveniez de nouveau pour détruire mon bonheur. Allez-vous-en, quittez ma maison.

Jeff se fait tendre :

— Chérie, j'avoue avoir mal agi...

— Allez-vous sortir ? Ou dois-je appeler la police ?

— Tu es trop agitée, mon amour... Je m'en vais... Peut-être seras-tu plus calme lorsque je reviendrai.

Arrivée à son bureau, le directeur la reçoit froidement :

— Vous êtes renvoyée, Mademoiselle... Il y a un minimum de moralité que nous exigeons de notre personnel... Vivre sous le même toit qu'un étranger !...

— Mais vous avez mal compris, Monsieur. Ne vous a-t-on pas dit que nous allions nous marier ?

Que ces paroles sonnaient faux !... Anne sentait nettement que Tony ne lui appartiendrait plus jamais... Voici que, pour la seconde fois, Jeff détruisait son bonheur.

— Vous êtes renvoyée quand même, répète le directeur.

Dans la rue, elle croise deux de ses amies. Elles détournent la tête sans la saluer. Ah ? Sera-t-elle boycottée par toute la ville ?

Tout d'un coup, elle se sent empoignée par une main vigoureuse. Tony lui dit furieusement :

— Mes meilleurs vœux de bonheur. Quel beau travail ! Fiancée à deux hommes à la fois... Très prudent. Si l'un venait à prendre la clef des champs, vous avez toujours l'autre sous la main.

Anne ne se contrôle plus.

— C'est vous qui m'avez entraînée dans cette folle aventure. Vivre sous le même toit qu'un étranger !... J'ai bien profité de vos idées lumineuses !.. J'ai été renvoyée de mon travail, mes meilleures amies refusent de me saluer... Tout cela parce que j'ai suivi vos idées saugrenues.

— Vous êtes une menteuse. Toutes les femmes sont des menteuses. Elle était bien bonne l'histoire que vous m'aviez racontée au sujet de ce fameux Jeff... Un personnage mythologique, hein ? En tout cas, vous êtes une imbécile de vous laisser tomber dans ses panneaux... J'ai pris des renseignements sur lui... C'est, paraît-il, l'un de mes arrière-cousins. Il est au courant, lui aussi, de l'héritage de l'oncle Horace.

— Quel héritage ?

Tony la fixe longuement :

— Dites la vérité. N'avez-vous pas entendu parler de l'héritage de l'oncle Horace ?

Anne hoche la tête.

Il la scrute avec insistance. Quel genre de femme est-ce donc ?

— Au fait... Je ne sais pourquoi j'ai l'impression que vous ne mentez pas. Mais alors... pourquoi teniez-vous tellement à la maison ?

— Parce que je l'aimais... s'exclame Anne en s'essuyant les yeux. Je voulais une maison... Je voulais...

Les sanglots lui coupent la parole.

— L'oncle Horace possédait une belle fortune, explique Tony. Quelques mois après sa mort, nous découvrîmes un testament où il affirmait avoir enfoui tout son argent dans une boîte métallique, laquelle boîte se trouve cachée quelque part dans l'une de ses maisons. Un excentrique, vous comprenez ? Malheureusement, nous avions déjà vendu toutes ses propriétés. Comme j'étais son unique héritier, je me mis à la recherche du trésor. L'oncle Horace possédait deux maisons : l'une située à Orchard City, l'autre à Porteville. Je...

Il fixe de nouveau la jeune fille :

— Et vous n'en saviez rien ? Moi qui vous accusais d'avoir voulu vous emparer de l'argent...

— Je ne savais rien... et ne veux rien savoir. Vous êtes l'être le plus ignoble... le plus soupçonneux que j'aie jamais rencontré. Je suis heureuse d'avoir découvert à temps votre vrai caractère. Et maintenant, puisque tout ce que vous désirez c'est l'argent de votre oncle, vous pouvez vous retirer de ma maison... Je vous le remettrai dès que je le retrouverai. Je n'en veux point...

Leurs pas distraits les avaient conduits à la porte de leur demeure commune. Tony suggère :

— Que pensez-vous si nous continuions notre dispute là-haut ?

Lentement ils gravissent les marches. Anne se sent la gorge sèche. Elle devait habiter cette maison avec Tony, elle ne pourra plus jamais la partager avec qui que ce soit d'autre. Elle réalise à ce moment combien son amour pour Tony avait illuminé sa vie.

— Ecoutez, Tony... Vous pouvez garder la maison. Je n'y tiens plus.

— Chut ! interrompt Tony. Il y a quelqu'un là-haut.

Ils montent doucement l'escalier. Puis Tony ouvre brusquement la porte de sa chambre à coucher.

Jeff est là, fouillant dans la cheminée.

— Ah ! C'est donc pour cela que vous m'aviez empêchée d'allumer le feu ici, Monsieur Randell ! Vous aviez peur que je ne brûle votre trésor, n'est-ce pas ?

Jeff est tellement surpris qu'il laisse tomber une boîte métallique de ses mains. Il avait donc découvert l'héritage.

— Je pourrais vous accuser à la police, Monsieur Lawrance. S'introduire ainsi dans des demeures privées...

Jeff avait déjà repris son sang froid :

— Ça ne marchera pas, mon vieux, répond-il insolemment. Anne m'a remis la clef et m'a prié de venir chercher la boîte au trésor. J'avais donc sa permission.

— Menteur... Anne ne connaissait même pas l'existence de cet argent. J'ai d'ailleurs appris aujourd'hui que vous l'aviez abandonnée deux semaines avant le mariage. Un homme qui est assez bête pour quitter une jeune fille telle qu'Anne, rien que pour aller à Porteville fouiller une maison dans l'espoir d'y trouver une fortune, mérite ça.

Et, accompagnant sa phrase du geste, il lui assène un coup de poing en pleine figure.

Puis, se tournant vers Anne :

— Il fit la cour à la propriétaire de la seconde maison de mon oncle, celle de Porteville, pour qu'elle lui permette d'inspecter la demeure. J'ai appris cela aujourd'hui. Vous ne pouvez pas être assez sotte pour tenir à un type pareil, n'est-ce pas, Anne ? Vous êtes bien trop fine pour cela.

— Non, je suis plus stupide que vous le croyez. Je suis toujours amoureuse d'un certain Tony Randell qui partagea ma maison dans l'espoir d'y découvrir une sale boîte métallique.

Jeff, brusquement relevé, s'écria :

— C'est moi qui l'ai trouvée ! dit-il en désignant la boîte laissée par terre.

— Gardez-la, fit Tony. Je n'en veux plus. J'ai découvert un trésor bien plus précieux...

Et, se levant, il entoure Anne de ses bras, décidé à ne jamais plus la lâcher.

(Adapté de l'anglais.)

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DEUXIEME SEMAINE DU LUNDI 11 AU DIMANCHE 17 MAI
20th CENTURY-FOX présente

Un nouveau chef-d'œuvre musical aussi spectaculaire que « THAT NIGHT IN RIO » et « DOWN ARGENTINE WAY ».

Betty GRABLE * *Don* AMECHE * *Robert* CUMMINGS

dans

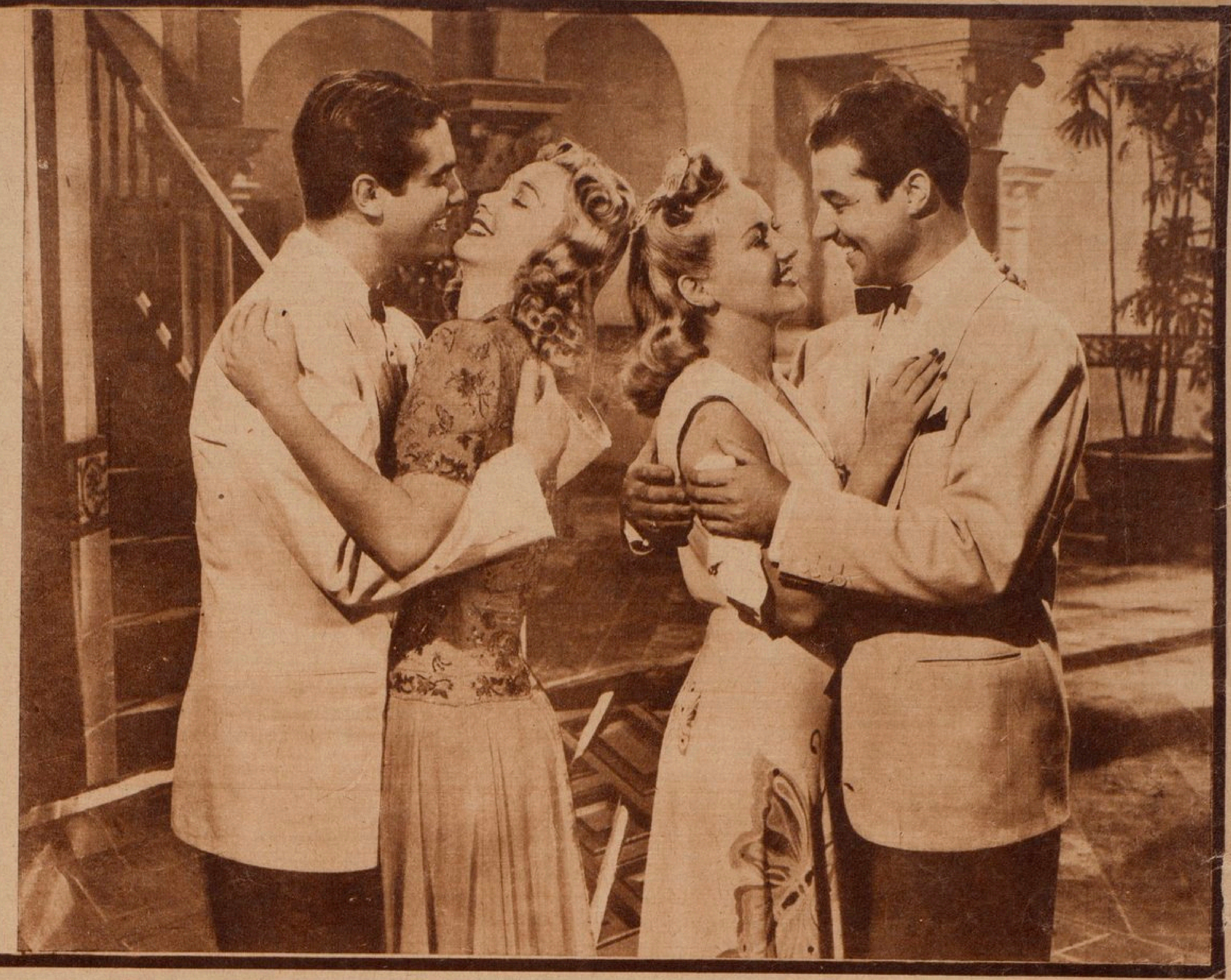
"MOON OVER MIAMI"

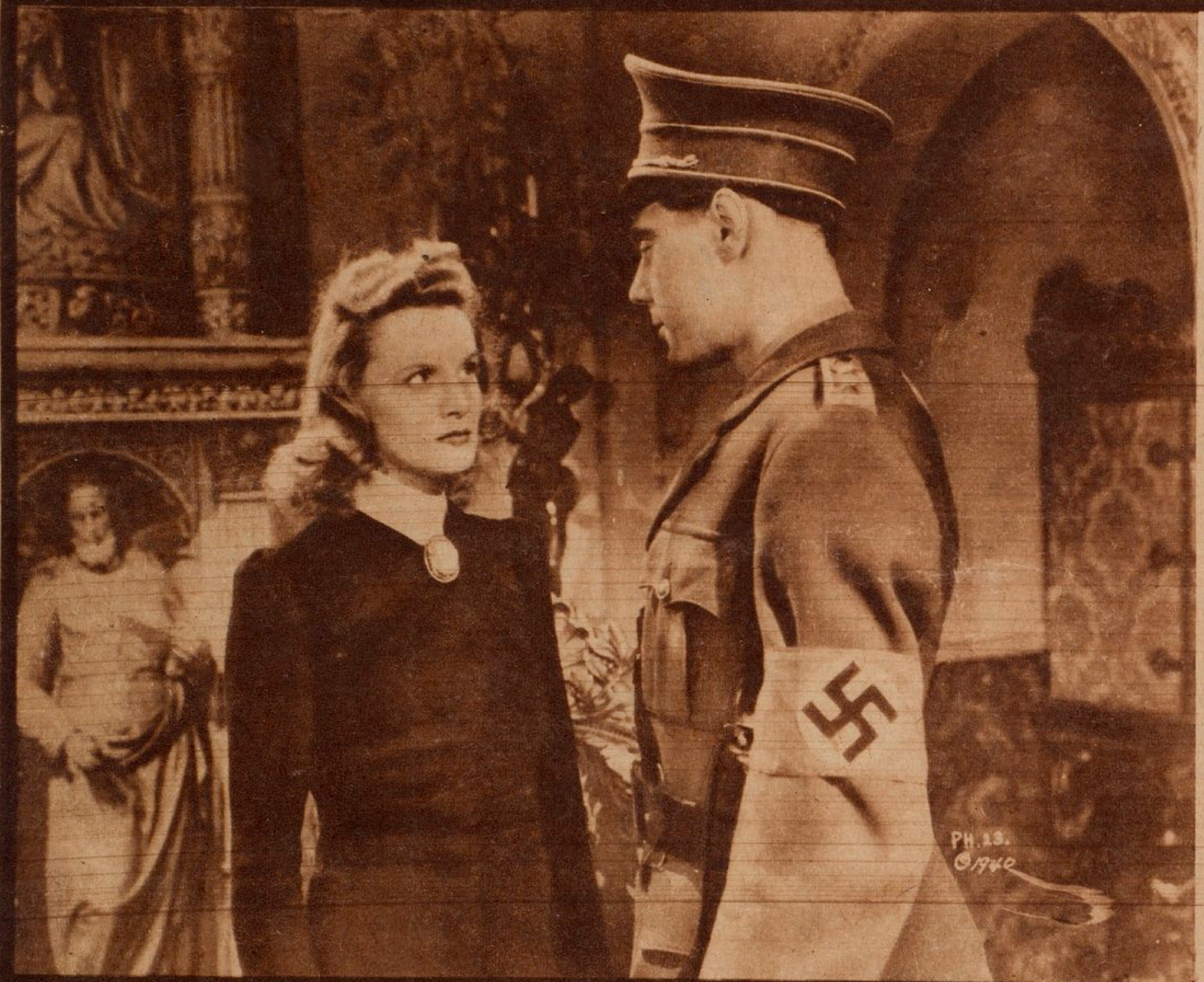
en TECHNICOLOR

LA PLUS BELLE DES COMEDIES MUSICALES ! Dans un prodigieux éblouissement de couleurs, une profusion de rires, de beauté, de danses et de chansons !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de cette superproduction 4 SPECTACLES CHAQUE JOUR à 10 h. 30 a.m., 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30.





Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 11 AU DIMANCHE 17 MAI
UNITED ARTISTS présente

Wilfrid LAWSON * *Nova* PILBEAM * *Seymour* HICKS

dans

"PASTOR HALL"

UN GRAND DRAME MODERNE D'UNE BOULEVERSANTE INTENSITE !

Au Programme
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de cette superproduction 4 SEANCES CHAQUE JOUR à 10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6h. 30 et 9 h. 30 p.m.



Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 12 AU LUNDI 19 MAI
COLUMBIA PICTURES présente

Barbara STANWYCK * *Henry* FONDA

dans

"YOU BELONG TO ME"



Le couple sympathique de « Lady Eve » dans une histoire encore plus follement gaie !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

